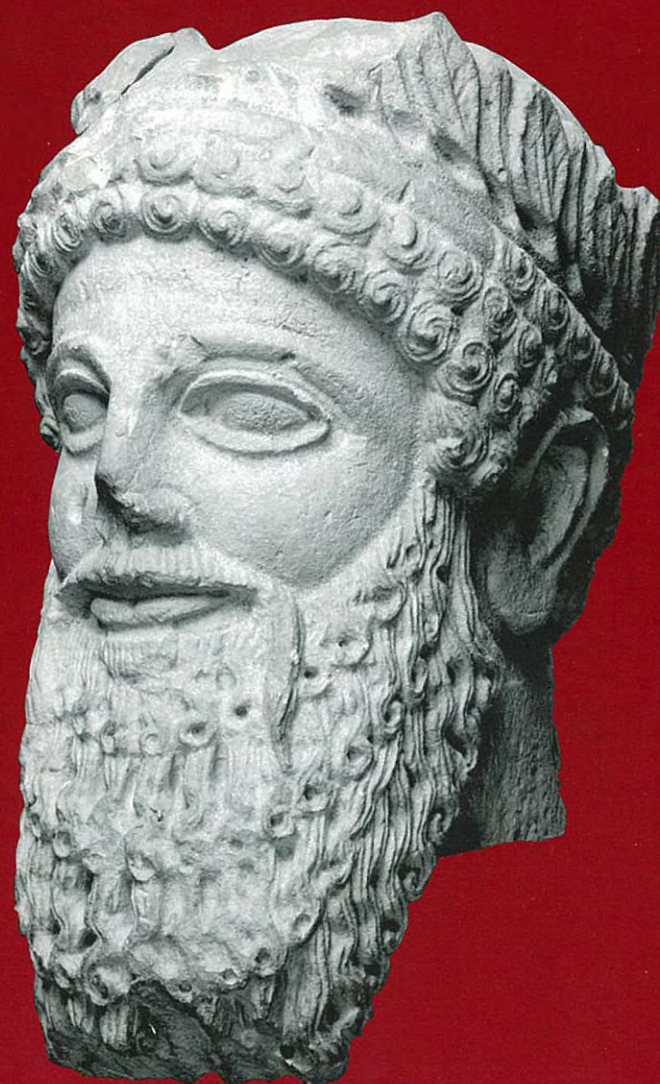


DESTINOS



AMITIÉS GRÉCO-SUISES – LAUSANNE
ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD – GENÈVE
BULLETIN N° 39 – NOVEMBRE 2006

SOMMAIRE

P. 3-8	I. QUELOZ	Figurines de terre cuite archaïques de l'Hérôon à Erétrie.
P. 9-13	A. LUKINOVICH	La Hache de Simias de Rhodes.
P. 14	R. GIOVANNA	Partage de la traditionnelle «Vassilopita».
P. 15-17	A.-L. REY	Qui était Manuel II Paléologue?
P. 19-20		Chypre d'Aphrodite à Mélusine. Exposition au Musée d'Art et d'Histoire de Genève.
P. 21-26	A. BIELMAN P. SÁNCHEZ	«Tout ça, c'est de l'histoire ancienne!» Les chaires d'histoire de l'Antiquité des universités lémaniques.
P. 27-28	C. BADINOU	Festival International de Cinéma de Thessalonique: 46 ans d'histoire cinématographique.
P. 29	J.-D. MURITH	Lire.
P. 31-33	A.-L. REY	Voyage en Iran.
P. 35-38		Chronique des associations.

Illustration de couverture

*Tête d'homme barbu ou portrait conventionnel d'un roi perse
Sculpture en calcaire, ép. classique, Musée d'art et d'histoire Genève
(photo Chaman ateliers. Multimedia S. Crettenand)*

**Voir loin, trouver sa voie
& gagner du temps!**



*Etudes secondaires
Maturité suisse
Bac français
Maturités professionnelles
Etudes commerciales
Cours de langues intensifs
Formation continue
Cours d'été
Internat, externat*

certifiée **EDU**  **QUAL**

 **LEMANIA**
Ecole Lémania - Lausanne

Ch. de Préville 3, CP 550, 1001 Lausanne
Tél. 021 320 1501 Fax 021 312 6700
www.lemania.ch

FIGURINES EN TERRE CUITE ARCHAÏQUES DE L'HÉRÔON À ERÉTRIE

Les figurines dont il est question dans cet article proviennent de la zone d'un sanctuaire érétrien interprété comme Hérôon.¹ Ce complexe religieux fut aménagé à l'emplacement d'une petite mais riche nécropole familiale. Les principaux éléments qui le composent sont un triangle de dalles et un péribole, auxquels se sont ajoutées au fil du temps diverses structures et constructions. Les statuettes sont issues de cette zone, et plus particulièrement de quatre *bothroi* (puits votifs) où elles se mêlaient à des restes de repas. Leur datation d'après le contexte archéologique de leur découverte est assez vaste, s'étalant du VII^e au VI^e s. Elles furent retrouvées dans un état passablement fragmentaire et parfois légèrement brûlées. La plus grande partie d'entre elles est constituée de chevaux, dont certains conservent sur le dos la trace d'un cavalier. Le type le plus courant parmi ces derniers est un animal au cou triangulaire, à la taille affinée vers l'arrière et portant sur le corps des zébrures de couleur noire, généralement en vernis.

Le reste du répertoire iconographique est assez hétérogène: on y trouve des idoles aux bras levés, des personnages de taille et de facture inégales et dans diverses positions, des éléments de char et d'autres objets qui n'ont pas toujours pu être identifiés avec certitude. La catégorie des figurines assises comprend différents genres de terres cuites, allant des figurines féminines assises (fig. 4) aux statuettes interprétées parfois comme des singes. Un type de figurines debout est

représenté par plusieurs exemplaires de ce corpus. Il s'agit de statuettes avec un corps cylindrique allongé, au pied évasé et aux bras dressés (fig. 3).

Le rapport existant entre le choix des figurines et le contexte culturel à l'Hérôon présente un certain intérêt. Les statuettes féminines étaient très courantes dans tous les contextes où des terres cuites ont été découvertes. D'autre part, les figurines aux traits anthropomorphiques pouvaient incarner la divinité du lieu ou l'adorant lui-même.² Or, à Erétrie, une partie des tombes autour desquelles s'était créé le culte étaient occupées par des femmes. On peut dès lors imaginer que ces femmes recevaient des honneurs religieux au même titre que les autres personnes ensevelies dans la nécropole et que des figurines les représentant leur étaient offertes. De plus, des femmes comptaient certainement au nombre des adeptes du culte et pouvaient donner leur propre image en offrande.

Il est peut-être possible d'expliquer la découverte de fusaïoles, et certainement aussi de pesons, par cette présence féminine au sein de la nécropole et du cercle des fidèles. Les femmes ensevelies dans le Quartier de l'Ouest et héroïsées pouvaient représenter un modèle de la maîtresse de maison et jouer le rôle d'un idéal de la femme dans le cadre domestique de la même manière que les guerriers héroïsés incarnaient l'idéal masculin dans un domaine plus politique. Ces héroïnes représentaient peut-être même

¹ Cf. Cl. Bérard, *L'Hérôon à la Porte de l'Ouest*, Eretria III, Editions Francke, Berne, 1970.

² Cf. M. Xagorari, *Untersuchungen zu frühgriechischen Grabsitten*, Verlag Philipp von Zabern, Mainz am Rhein, 1996.

des protectrices du foyer et recevaient à ce titre les attributs symboles des tâches réservées aux femmes.

Il est également intéressant de remarquer la forte proportion de chevaux parmi les terres cuites découvertes dans la zone de l'Hérôon. En effet, si nous prenons en compte tous les éléments pouvant faire partie d'un cheval, ces derniers représentent environ 58% de la totalité des fragments de notre corpus (fig. 1). Or le cheval était un animal noble. Dans les figurations d'époque archaïque de l'île de Mélos, il était représenté comme un animal domestiqué, partie intégrante du monde civilisé, et s'opposait en cela à la faune sauvage. Le rang supérieur du cheval était également dû à son rôle dans la vie quotidienne. On avait

recours à lui pour des tâches correspondant à ses qualités. Coursier rapide et mobile, il était par conséquent très utile à la guerre où il était attelé aux chars de combat. Il n'était jamais employé comme animal de bât, fonction pour laquelle on lui préférait l'âne. Dans les représentations plastiques, cette distinction restait perceptible. Les animaux de bât étaient rendus par un corps trapu et un ventre rond, contrairement aux chevaux qui présentaient une taille fine et de longues jambes. Le cheval assistait donc l'homme dans son rôle le plus glorieux et le plus héroïque. Il était d'ailleurs indissociable des héros de l'épopée. C'est sur un char attelé de chevaux que les héros étaient menés au combat. A la mort de Patrocle, des concours de chars furent organisés et on sacrifia quatre juments en hommage au défunt.³ Par sa noblesse, le cheval était un indicateur du rang social

de son propriétaire. Faire l'offrande de représentations plastiques de cet animal pouvait donc servir à élever la valeur symbolique de l'objet, mais surtout à révéler le statut social du destinataire et certainement aussi du donateur. Le cheval véhiculait par conséquent une image héroïque et, par assimilation dans l'idéologie élitiste, aristocratique. En outre, en



Fig. 1: Cheval, FK 2781 T 909

plus de sa signification sociale, le cheval était également porteur d'une connotation chthonienne et était souvent considéré comme un symbole du héros ou du mort héroïsé.⁴

Dans les sacrifices de chevaux, comme on en trouve par exemple à Lefkandi ou dans la «nécropole de la mer» à Erétrie, il semble que les chevaux étaient soit immolés, mais pas consommés, ce qui donne une connotation chthonienne au sacrifice, soit enterrés comme des humains. Ceci distingue le cheval des autres animaux de sacrifice et tend à le rapprocher de l'homme. A l'Hérôon même, on a éventuellement la trace d'un tel sacrifice dans la tombe 9, où une dent animale ayant peut-être appartenu à un cheval fut découverte dans un amas de cendres.

³ Cf. Hom., *Iliade*, XXIII.

⁴ Cf. Xagorari, 1996.

Il faut de plus rappeler qu'Erétrie était réputée pour ses chevaux qui ont certainement contribué à la prospérité de la cité. Le cheval était d'ailleurs représenté très fréquemment sur les vases de la ville, rappelant la puissance des hipobotes et des *hippeis*. Il devait donc avoir une valeur toute particulière dans la cité et il y symbolisait certainement la classe dirigeante.

Il est dès lors tentant d'émettre l'hypothèse que l'offrande de figurines représentant des chevaux était particulièrement appropriée dans le complexe religieux du Quartier de l'Ouest. Peut-être y a-t-il même l'offrande de chevaux de terre cuite comme substitut d'un véritable sacrifice. D'une part, la symbolique héroïque dont le cheval se faisait porteur devait parfaitement convenir à un hérôn centré sur la tombe d'un glorieux guerrier. D'autre part, la noblesse et la valeur commerciale de l'animal rejaillissaient peut-être sur ses représentations en terre cuite et par conséquent sur la personne qui les dédiait aux héros de la nécropole.

Il faut toutefois formuler ici quelques réserves quant à cette hypothèse. Tout d'abord, l'offrande de figurines de chevaux n'était pas l'apanage des cultes héroïques, loin s'en faut. Ne serait-ce qu'à Erétrie, des statuettes tout à fait similaires ont été mises au jour dans le sanctuaire d'Apollon et son aire sacrificielle. Parmi les offrandes votives et funéraires, les figurines de chevaux occupaient souvent une place prépondérante. Au VII^e et VI^e s., les chevaux avec ou sans cavalier étaient très communs en Attique où ils apparaissaient dans des dépôts sur l'Agora et sur la pente nord de l'Acropole, ainsi que sur l'Acropole et à Eleusis.⁵

⁵ Cf. R.A. Higgins, *Greek Terracottas*, Methuen & Co Ltd, London, 1967.

A Oropos, comme sur beaucoup d'autres sites de l'âge du fer, les chevaux de terre cuite prédominaient. Datés de la seconde moitié du VIII^e s. à la première moitié du VI^e s., ils étaient éparpillés sur la zone fouillée. Il est toutefois intéressant de noter que cinq d'entre eux, accompagnés d'un modèle de bateau, furent découverts dans un dépôt à l'ouest du péribole rectangulaire dans le quartier principal et que quatre autres, également avec un modèle de bateau, furent retrouvés à l'intérieur de ce même péribole, à l'Hérôn.

En Béotie, de nombreuses figurines de chevaux furent retrouvées dans le cimetière de Rhitsona et datées par le matériel qui les accompagnait du VI^e s. Elles trouvaient probablement leur origine dans des statuettes semblables du VII^e s.



Fig. 2: Cavalier armé, FK 2785 T 1508

Il serait également tentant de voir dans le cavalier armé (fig. 2) la représentation du héros de la tombe 6, tombe centrale de la nécropole abritant un guerrier incarnant un chef avec sa panoplie d'armes et son

«sceptre», ou la marque héroïque d'un culte. Il faut cependant prendre en considération qu'une statuette tout à fait similaire, c'est-à-dire un cheval monté par un cavalier tenant un bouclier rond à son bras gauche, a été découverte au sanctuaire d'Apollon à Erétrie. On ne peut donc voir dans ce genre de figurines une connotation strictement héroïque.

Il est intéressant de rapprocher cette découverte de celle d'un petit bouclier votif en bronze dans le puits 4 de la zone de l'Hérôon. Il semble que les boucliers miniatures en bronze et en terre cuite existaient dès l'époque géométrique et pouvaient dans certains cas être caractéristiques des cultes héroïques. On en retrouva ainsi dans un dépôt dans le *dromos* d'une tombe à Ménidi, dans un dépôt votif du VII^e s. à Athènes et à Corinthe à la fin de l'époque archaïque. Cependant, de nombreux boucliers miniatures provenaient de sanctuaires, en particulier de divinités féminines, dont un des aspects vénérés pouvait être celui de protectrices des activités militaires. Des petits boucliers de bronze et de terre cuite furent découverts à l'Héraion de Samos. Cette fonction de protection des activités militaires peut éventuellement être associée, dans le cas de l'Hérôon d'Erétrie, d'une part à l'aspect guerrier fortement marqué des héros ensevelis dans cette zone, et d'autre part à l'emplacement stratégique de la nécropole près d'une porte de la ville.

La question du contexte dans lequel étaient déposées ces figurines peut également être posée. Dans la zone de l'Hérôon, la première éventualité à prendre en considération est l'offrande de figurines dans un cadre funéraire, suivant l'enterrement des différents occupants des tombes protégées par le triangle de dalles. Il existait dès la fin du VIII^e s. et au VII^e s. des places d'offrandes liées aux cérémonies funéraires où furent découvertes des figurines de terre cuite.

Elles étaient aménagées quelques jours après l'ensevelissement et servaient aux rites effectués en hommage aux morts qui se déroulaient respectivement au troisième et au neuvième jour après le décès, comme les textes classiques nous le font savoir. Peut-on dès lors envisager la présence de telles places dans la zone de l'Hérôon? Rien ne permet de l'affirmer. Les structures les plus anciennes de la zone sont deux *bothroi*, dont la fonction était vraisemblablement cultuelle. Si c'est effectivement le cas, on peut se demander à quel genre de culte – des morts,

des ancêtres ou héroïque, si une distinction est possible entre ces cultes – ils étaient liés. D'après leur datation durant la première moitié du VII^e s., voire déjà à la fin du VIII^e s., ils ont pu être en activité au moment des derniers enterrements dans la petite nécropole, puisque celle-ci a fonctionné de 720 à 685 av. J.-C. selon Claude Bérard.⁶ Il est difficile de croire



Fig. 3: *Idole debout*, FK 1742 T 687

⁶ Cf. Bérard, 1970.

que ces *bothroi* étaient associés à un culte héroïque à une époque où la zone était encore utilisée comme cimetière. En effet, la mort est une condition essentielle à l'héroïsation d'une personne. Il est toutefois envisageable que le guerrier de la tombe 6, enseveli vers 720 et personnage central de la nécropole, bénéficiait d'honneurs en tant que héros dès le début du VII^e s.

Dans l'éventualité d'offrandes votives, les figurines de terre cuite étaient un matériel tout à fait courant dans les sanctuaires. Il ne semble pas qu'elles aient eu une connotation spécifiquement héroïque, comme la plupart des objets utilisés dans les cultes héroïques. La forte proportion de certains types d'offrandes, comme les chevaux de terre cuite, les boucliers miniatures ou la vaisselle à boire, ne peuvent que fournir un indice de la connotation héroïque du culte.

A Erétrie, les diverses constructions qui s'élevèrent autour du triangle de dalles au cours du VII^e s. tendent à suggérer un



Fig. 4: Femme assise, FK 1615 T 482

développement du culte à cette période. Les terres cuites se font d'ailleurs plus nombreuses dès le deuxième quart du siècle, comme on peut le constater en observant le contenu des *bothroi*. Dès ce moment, il est évident que les cérémonies prennent une ampleur qui dépasse le simple hommage aux défunts. Il est cependant difficile de savoir si l'on a affaire ici à un culte des ancêtres, organisé par les descendants des occupants de la nécropole, ou d'un culte héroïque, rassemblant une frange plus large de la population. L'offrande de figurines de terre cuite est appropriée dans les deux cas.

Quelques détails parlent néanmoins en faveur d'un culte héroïque, à la fin du VII^e s. en tout cas. D'une part, il paraît peu probable que des descendants des défunts gardent encore la charge exclusive du culte de leurs ancêtres après tant d'années. D'autre part, la présence d'un petit bouclier votif en bronze dans le *bothros* 4 renforce la connotation héroïque du contenu de cette fosse et suggère l'action protectrice du destinataire du culte, comme nous l'avons signalé auparavant.

Il se dégage de l'étude des terres cuites de l'Hérôon qu'on ne peut définir leur fonction d'après les thèmes qu'elles représentent. A quelques exceptions près, les différents sujets abordés par les statuettes trouvent leur place dans tous les domaines où l'on note l'emploi de figurines. Dans le domaine cultuel, il paraît d'ailleurs naturel de faire le même genre d'offrande aux morts, aux ancêtres, aux héros et aux divinités. A Erétrie, la proportion importante de chevaux découverts à l'Hérôon n'est peut-être pas anodine, comme nous l'avons signalé ci-dessus. Ils pourraient traduire la connotation héroïque de l'ensemble du matériel. Cette abondance de chevaux contraste d'ailleurs avec leur faible représentation au sanctuaire d'Apollon.

Nous n'avons que peu d'indices permettant la reconstitution des rites qui s'effectuaient dans la zone de l'Hérôon. Nous l'avons déjà mentionné, la céramique retrouvée dans les différents *bothroi* était brisée, certainement de façon rituelle. Les bris de vaisselle étaient pratiqués aussi bien dans le domaine religieux que dans le domaine funéraire⁷.

Au vu de l'état fragmentaire des statuettes de ce corpus, on peut envisager que ces dernières subissaient le même sort que la céramique, d'autant plus que, par leur épaisseur, elles devaient être moins fragiles.

Le cas des chevaux est à ce sujet très particulier. On remarque en effet qu'aucun exemplaire de ces animaux n'a conservé sa tête. Le phénomène s'explique en partie par le fait que le cou pouvait se montrer plus fragile que le corps de l'animal. Il est toutefois troublant de noter que contrairement aux jambes, dont on a retrouvé quelques fragments, aucune tête de cheval n'a été extraite des différentes structures fouillées. Peut-être faut-il imaginer qu'elles ont été enfouies séparément dans une fosse qui n'a pas encore été découverte ou qu'elles ont été totalement broyées. On peut aussi souligner que les terres cuites représentant des animaux pouvaient se substituer à la victime à immoler. Les sacrifices de chevaux étaient pratiqués, et plus particulièrement dans un contexte funéraire, où ils pouvaient prendre une connotation héroïque comme dans le cas des funérailles de

Patrocle. Il est dès lors possible d'envisager la cassure de la tête du cheval de terre cuite comme une décapitation ou un égorgement symbolique. Ceci ressort évidemment du domaine de l'hypothèse et ne s'applique peut-être pas aux figurines de chevaux montés par un cavalier. Rappelons ici que le centaure découvert à Lefkandi était lui aussi décapité et que de plus, si l'on a bien retrouvé sa tête, celle-ci se trouvait dans une tombe différente de celle d'où provenait son corps. Peut-être faut-il voir une symbolique du même ordre dans le traitement de cette pièce et celui des statuettes de chevaux à Erétrie.

Dans la même perspective, il est intéressant de relever que les rares terres cuites recueillies à présenter la trace d'un passage dans le feu sont toutes des fragments de chevaux. Aucun de ces animaux ne portait la trace d'un cavalier. Ces pièces étaient donc peut-être offertes sur un autel, comme c'est parfois le cas de la céramique.

S'il reste difficile d'établir de façon certaine la fonction et la valeur de ces figurines, ainsi que les pratiques culturelles auxquelles elles étaient liées, il semble évident que dans le cadre de l'Hérôon d'Erétrie, elles avaient un rôle important dans les rites qui se déroulaient dans l'enceinte du sanctuaire. Le cas des statuettes de chevaux apparaît tout à fait remarquable au sein du corpus, non seulement de par le traitement qu'elles ont subi, mais également de par leur valeur symbolique particulièrement adaptée, semble-t-il, à un culte héroïque dans une cité telle qu'Erétrie.

⁷ Cf. S. Huber, *L'aire sacrificielle au nord du sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros, Eretria XIV*, Infolio éditions, Gollion, 2003.

LA HACHE (Πέλεκυς) DE SIMIAS DE RHODES

(autour de 300 av. J.-C.)

traduite et présentée par Alessandra Lukinovich

Ἀνδροθέῃ δῶρον ὁ Φωκεὺς κρατερᾶς μηδούνας ἦρα τίνων Ἀθάνῃ 1
τᾶμος ἐπεὶ τὰν ἱερὰν κηρὶ πυρίπνυ πόλιν ῥήθλωσεν 3
οὐκ ἐνάριθμος γεγαῶς ἐν προμάχοις Ἀχαιῶν 5
νῦν δ' ἐς Ὀμήρειον ἔβα κέλευθον 7
τρὶς μάκαρ ὄν cὺ θυμῷ 9
ὄδ' ὄλβος 11
ἀεὶ πνεῖ 12
ἴλαος ἀμφιδερχθῆς 10
cὰν χάριν ἀγνὰ πολύβουλε Παλλάς 8
ἀλλ' ἀπὸ κρανᾶν ἰθαρᾶν νᾶμα κόμιζε δυσκλής 6
Δαρδανιδᾶν χρυσοβαφεῖς δ' ἐστυφέλιξ' ἐκ θεμέθλων ἄνακτας 4
ὥπας' Ἐπειὸς πέλεκυν τῷ ποτε πύργων θεοτεύκτων κατέρειψεν αἶπος 2

- 1 A la déesse guerrière en don le Phocidien lui rendant grâce pour son puissant conseil
à Athéna
3 à l'époque où porteur d'un destin de flammes il réduisit en cendre la ville sacrée
5 lui qui n'était pas du nombre des premiers combattants des Achéens
7 maintenant le voici parvenu sur le chemin homérique
9 trois fois heureux l'homme
11 ce bonheur
12 souffle toujours
10 que tu regardes avec bienveillance
8 grâce à toi chaste Pallas riche en conseils
6 mais portait sans gloire l'eau puisée aux sources vives
4 des Dardanides il arracha les seigneurs drapés d'or de leurs assises
2 Epéios a offert cette hache avec laquelle il démolit jadis le faite des bastions
construits par des dieux
-

Simias de Rhodes, l'auteur de l'*Œuf* que nous avons présenté dans le numéro 31 de *Desmos*, paru en novembre 2001, aux pages 9 à 11, a composé deux autres poèmes figurés, également transmis au quinzième livre de l'*Anthologie Palatine* et dans les collections antiques de la poésie bucolique: la *Hache* et les *Ailes*. Des trois poèmes figurés de Simias, l'*Œuf* est le plus élaboré, notamment du point de vue métrique: Martin West le définit dans son *Greek Metre* (Oxford 1982) comme *the most complex product (metrically) of all Hellenistic book-poetry* (p. 151). Si la *Hache* et les *Ailes* sont d'une construction métrique plus simple, elles témoignent tout autant que l'*Œuf* du raffinement érudit du poète et de son goût pour la complexité. Simias, qui appartient à la première génération des poètes et grammairiens hellénistiques, s'est illustré non seulement par ses inventions métriques (il nous reste malheureusement peu de chose de ses quatre livres de *Poèmes divers*), mais aussi par son intérêt pour les mots rares et obscurs (*glôssai*) de la tradition poétique, auxquels il a consacré un ouvrage en trois livres. Les six poèmes figurés hellénistiques conservés sont par ailleurs tous conçus comme des jeux (*paignia*) d'habileté et comme des *griphoi*, c'est-à-dire comme des « casse-tête » ou « énigmes »; la critique moderne les appelle souvent *tekhnopaignia* « jeux d'art » en détournant une expression apparemment inventée par le poète latin tardif Ausone.

Pour la *Hache*, sur laquelle nous concentrons à présent notre attention¹, Simias a puisé son inspiration dans l'épopée, en particulier dans le cycle troyen. Le poème se présente comme une inscription dédicatoire figurant sur une offrande votive à la manière d'une épigramme, sauf que le texte n'est pas en distiques élégiaques: le donateur est le phocidien Epéios, le constructeur légendaire du cheval de Troie, l'objet offert est vraisemblablement l'instrument avec lequel il a coupé le bois nécessaire à son œuvre, et la divinité qu'honore l'offrande est Athéna, l'inspiratrice du stratagème.

D'après les différentes présentations du poème dans les manuscrits et d'après les commentaires antiques, on doit imaginer les douze vers qui le composent écrits sur le fer d'une double hache, de sorte que les deux vers les plus longs se trouvent du côté des deux tranchants (aux deux extrémités) et les plus brefs du côté de l'anneau (au centre; il n'est pas sûr que le poète présupposait la présence du manche). D'ailleurs, si les vers sont ainsi disposés sur une page, les contours d'une double hache apparaissent déjà. Nous reproduisons la forme donnée à la *Hache* dans le *Codex Palatinus*. D'autres sources montrent une double hache aux lames plus arrondies, à l'allure donc plus typiquement « calligrammatique ». Certains manuscrits

¹ J'ai repris le texte grec édité par Silvia Strodel (*Zur Überlieferung und zum Verständnis der hellenistischen Technopaignien*, Frankfurt, Bern 2002, p. 158), dont j'ai changé la disposition typographique. J'ai pris moi-même le parti d'éliminer la ponctuation.

marquent par des lignes les contours de notre poème figuré.² La numérotation que nous avons ajoutée aux vers indique l'ordre de lecture, analogue à celui de l'*Œuf*. Le poème se laisse toutefois comprendre sans difficulté même si on ne lit que les vers impairs ou les vers pairs à la suite (v. 1, 3, 5, 7, 9 et 11, ou v. 2, 4, 6, 8, 10 et 12). Le poète a pris en effet soin de distribuer les éléments sémantiques de sorte qu'on retrouve à peu près le même sens sur chacune des deux lames de la hache. Une scholie ancienne signale que l'on peut même lire les vers dans l'ordre: 11, 12, 9, 10, 7, 8, 5, 6, 3, 4, 1, 2.³

Le nombre des mètres qui composent les vers va en décroissant: les v. 1 et 2 comportent six mètres, les v. 3 et 4 cinq, et ainsi de suite jusqu'aux v. 11 et 12 qui sont des «monomètres». La règle de composition est la même que dans l'*Œuf*, sauf que dans ce dernier le nombre des mètres croît d'un vers à l'autre. En outre, contrairement à l'*Œuf*,

² L'étude citée de Silvia Strodel contient du matériel illustratif (pp. 359-364). J'ai trouvé des compléments d'information à propos de l'aspect visuel que les manuscrits et les éditions attribuent à la *Hache* dans une communication présentée en 2004 par Luis Arturo Guichard (Université de Salamanque) au septième *Groningen Workshop on Hellenistic Poetry*: «Simias' Pattern Poems: the Margins of the Canon» (sous presse).

³ Ce jeu sur la distribution du sens dans le poème n'est généralement pas pris en considération par les commentateurs modernes. Par exemple, Silvia Strodel (étude citée, p. 162) trouve la scholie en question *schwer verständlich* et renvoie dans une note à l'illustre Theodor Bergk qui, dans son édition des scholies *in carmina figurata* parue en 1886 (p. 766), remarque: *inepti hominis additamentum est...*

que caractérise la variété de mètres propre au style du chant choral en strophes, la *Hache* est composée sur la base d'un type unique de mètres, ce qui rappelle la manière du récit épique. Aux dactyles de l'hexamètre homérique le poète a toutefois préféré des mètres moins attendus: des choriambes (– ∼ –). Chaque vers se conclut sur un bacchée (∼ – –). Comme dans l'*Œuf*, la conformation des mots et les fins de mots soulignent souvent les mètres. On retrouve le même choix rythmique dans les *Atles*.

La langue est épique avec une coloration dorienne. Les termes archaïques, difficiles et rares abondent; le poète hellénistique en fait parfois un usage surprenant, non attesté dans la poésie plus ancienne.

Le style est allusif. Simias n'emploie pas les noms ordinaires de la ville de Dardanos, dont Priam est un descendant: Troie, Ilion. Il ne mentionne pas non plus de manière explicite le cheval de bois construit par Epéios. Par un raccourci saisissant, le texte présente le donateur de la double hache comme s'il avait à lui seul détruit – avec son instrument ambigu, tout à la fois outil de bûcheron-charpentier et arme de guerre – les murailles troyennes, œuvre d'Apollon et de Poséidon, incendié la ville du Palladion, consacrée à Pallas Athéna, et anéantit l'opulente dynastie dardanide. Le formidable exploit des Achéens est ainsi attribué de manière exclusive à Epéios. La faveur de la déesse, qui a valu au Phocidien d'être chanté par Homère et d'obtenir par

conséquent la gloire durable d'un héros (*kléos*)⁴, est d'autant plus remarquable qu'il exerçait dans le camp grec l'humble fonction de porteur d'eau.

La trame de la *Hache* que nous venons de parcourir est une construction subtile d'une richesse étonnante : derrière le moindre détail se cache un faisceau de références érudites et une intertextualité complexe. Je n'évoquerai que quelques exemples. La *Petite Iliade* (fr. 22 Allen) racontait qu'Epéios s'était personnellement chargé de couper sur le mont Ida – sans doute à la hache ! – le bois nécessaire à la construction du cheval. D'après une tradition de la Grande Grèce, le Phocidien, obéissant à la volonté d'Athéna, aurait consacré ses outils dans le sanctuaire de la déesse situé à Lagaria près de Métaponte, où il serait parvenu après avoir quitté Troie.

D'après Pausanias (10, 26, 2), le peintre Polygnote (V^e s. av. J.-C.) aurait représenté, dans la Lesché des Cnidiens à Delphes, Epéios en train de donner seul l'assaut aux murailles de Troie : au-dessus du personnage, on voyait la tête du cheval. On trouve cités dans les *Déipno-*

⁴ Epéios de Phocide n'est mentionné qu'au vingt-troisième chant de l'*Iliade* : il participe à deux épreuves lors des jeux funèbres en l'honneur de Patrocle, la deuxième fois avec un résultat peu glorieux (23, 664-699 et 839-840). Il est rapidement évoqué au huitième chant de l'*Odyssée* (v. 492-495) en tant que constructeur – inspiré par Athéna – du cheval de bois (cf. encore 11, 523-524). Dans l'Antiquité, on attribuait toutefois à Homère d'autres poèmes épiques, qui pouvaient le mentionner plus longuement.



Bien avant Simias et l'époque hellénistique, des doubles haches apparaissent ici dans une scène votive du sarcophage minoen de Hagia Triada (Musée d'Héraklion)

sophistes d'Athénée (livre 10, chapitre 84) deux vers d'une épigramme de Simonide (VI^e - V^e av. J.-C.), une anecdote qui s'y rattache et deux vers du poète lyrique Stésichore (VII^e - VI^e s. av. J.-C.) où allusion est faite à la tâche de porteur d'eau qu'exerçait Epéios au service des Atrides. La métaphore du « chemin » pour le chant poétique (cf. v. 7) est l'une des favorites des poètes épiques et lyriques.

Le *makarismos* qu'expriment les vers 9 et 10 (*trois fois heureux l'homme que...*) est tout à la fois une louange à la divinité et une sorte de conjuration contre l'oubli.

Dans la conclusion, le bonheur est soit personnifié soit assimilé à un vent: d'une part, *pnéi* (littéralement: «il souffle») peut signifier «il respire, il vit», d'autre part il est courant de percevoir la fortune comme un vent favorable qui peut tourner à l'improviste.

Comme Silvia Strodel le remarque⁵, le poème est structuré par les trois dimensions du temps: passé (v. 2: *jadis*), présent (v. 7: *maintenant*), avenir (v. 12: *toujours*). Je préciserai seulement que l'avenir est évoqué comme un renouvellement incessant du présent: l'adverbe temporel *aéi* signifie en effet plus exactement «toujours à nouveau». Si l'on tient compte de cette signification,

on perçoit mieux la dynamique du poème, qui progresse de la périphérie vers son centre, comme un tourbillon s'enfonce dans son creux. A la périphérie est situé le passé, le temps de l'épreuve, de la destruction et de la mort, et au fond du creux, le *bonheur qui souffle toujours*. N'y accède que celui qui parvient comme Epéios, avec l'aide d'un dieu, *sur le chemin homérique*, dans l'éternel présent de la poésie. Etrange objet remonté du fond du tourbillon jusqu'à nous qui sommes encore et toujours au bord, la *Hache* de Simias se livre à notre étonnement.

Traduction et présentation
Alessandra Lukinovich

⁵ A la p. 198 de l'étude citée.

Vincent Borgeaud
Switzerland
Directeur général adjoint
Chemsis
MBA

«Now I have a global understanding to tackle real business problems»

Gerardo Farini
Orleans
Italy
Resident Vice President
Citibank
BBA

«BSL's pragmatic approach to business got me my first job»

Your Future Career Begins with Us

BSL

Business School Lausanne
for BBA, MBA, Executive MBA, DBA

www.bsl-lausanne.ch • Tél. +41 (0) 21 619 06 06 • e-mail: bsl@iprolink.ch

The First Business School in Europe with Full ACBSP Accreditation

BSL Communication

PARTAGE DE LA TRADITIONNELLE « VASSILOPITA »

Le dimanche 29 janvier 2006, nous avons inscrit une nouvelle manifestation à notre calendrier. En effet, sur la demande de «ESTIA», nos deux associations ont organisé, dans les salons de l'Hôtel Continental, la fête du partage de la traditionnelle «VASSILOPITA» ou galette de saint Basile. Les origines de cette fête n'étant pas connues de tous nos membres des AGS, je vous livre le résultat de mes recherches.

Brun, mince, plutôt maigre, le visage anguleux, sourcils épais et barbe noire, vêtu comme un pèlerin byzantin: voici l'image que la tradition populaire donne au Père Noël grec, saint Basile (Hagios Vassillis). En 356, celui qui sera un des plus grands Pères de l'Eglise renonce à sa carrière de rhéteur et opte pour la vie monacale. Il va alors rédiger les deux règles monastiques dont s'inspireront les deux grands législateurs du monachisme en Occident, Jean Cassien et Benoît. Au plus vif des querelles ariennes, il est nommé évêque de Césarée en Cappadoce (370) et contribue de manière décisive au triomphe de l'Orthodoxie. Il décède le 1^{er} janvier 379, et l'anniversaire de cette mort terrestre, qui est en même temps celui de son arrivée dans le royaume des cieux, est la date à laquelle il est commémoré, selon l'usage byzantin.

«Notre» saint Basile, bâton de pèlerin à la main, visite villes et villages, portant la bonne parole et sa bénédiction épiscopale. Pour saluer le Nouvel An qui coïncide avec la célébration de sa fête, les enfants, très tôt le matin, font le tour des maisons en chantant la nouvelle de son arrivée: «Saint Basile arrive de Césarée pour visiter votre maison, majestueuse Dame!.. »

Les tables, préparées dès la veille, sont abondamment garnies de victuailles pour que saint Basile «puisse manger». Les gens d'Agiasso de l'île de Lesbos posent même une grosse bûche dans l'âtre en guise de marchepied pour qu'il «puisse descendre par là». Partout en Grèce, la veille du Jour de l'An, nous prenons soin de saint Basile en lui offrant le bien-être de l'hospitalité

grecque. Mais le saint de Césarée ne rend pas seulement visite aux humains. Les animaux, que l'on a savamment parés, font également partie de son périple, tout comme les moulins, les fontaines et les bateaux, dans lesquels on dépose des friandises. A minuit, quand la nouvelle année arrive, on partage la *Vassilopita*, la galette de saint Basile.

L'histoire de cette coutume remonte au fin fond des siècles. On dit que le gouverneur de Cappadoce décida de se déplacer lui-même afin de collecter les taxes impayées, montrant ainsi sa colère à ses sujets. Effrayée, la population demanda la protection de son évêque qui conseilla à tous les habitants de donner un objet de valeur pour l'offrir au gouverneur et ainsi apaiser sa colère. Ce geste apaisa le courroux du gouverneur qui, ému par l'éloquence de saint Basile défendant la cause de ses ouailles, refusa les présents offerts.

Chacun fut soulagé de pouvoir conserver son bien mais nul ne pouvait l'identifier pour le récupérer. A nouveau, saint Basile trouva la solution: il demanda à chaque famille de faire une grande galette à l'intérieur de laquelle on dissimulerait l'un des objets précieux. Saint Basile distribua les galettes et, miracle, chacun a pu retrouver son bien.

Depuis, en souvenir de cette belle histoire, nous fêtons saint Basile en préparant une galette sucrée qui porte son nom. Une pièce d'or cachée à l'intérieur de cette galette devient présage de bonheur pour toute l'année à celui qui la trouvera.

Ce 29 janvier, nous fûmes très nombreux à respecter cette tradition et, après la bénédiction de la *Vassilopita* par le Révérend Père Alexandre, nous avons chanté un «Kalanda».

Raymonde GIOVANNA, Vice-présidente des AGS

QUI ÉTAIT MANUEL II PALÉOLOGUE ?

Pour mieux connaître un empereur byzantin revenu à la une de l'actualité...

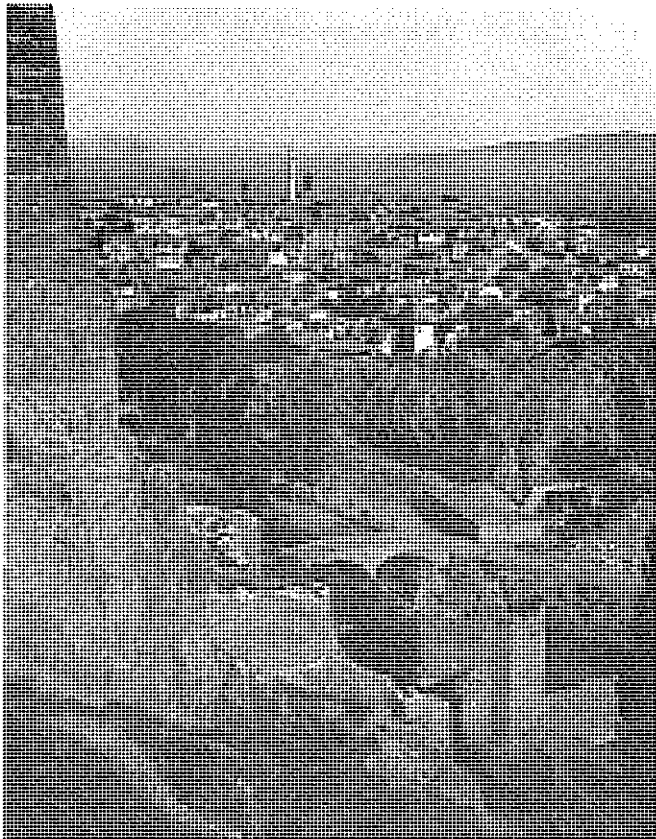
Depuis les premières années du XIV^e siècle et ses voyages diplomatiques en Occident à la recherche d'aide pour défendre ce qui restait de l'Empire romain d'Orient, Manuel II Paléologue n'avait plus guère fait les gros titres de l'actualité, jusqu'à ce que la citation d'un bref extrait de son « Dialogue avec un certain Perse » (nous reviendrons sur cet ouvrage) par le pape Benoît XVI, dans un discours tenu à l'Université de Ratisbonne le 12 septembre 2006, ne vienne enflammer certains esprits et rappeler l'existence de cet empereur lettré. Il est toutefois frappant de constater que, dans l'avalanche d'articles de presse qui a suivi la citation incriminée, le contexte d'origine exact de cet important texte byzantin n'a jamais été précisé de manière satisfaisante : tout au plus a-t-on parfois rappelé que Manuel II, présenté comme avant-dernier empereur byzantin (ce qui est plus commode à dire qu'antépénultième, sa place réelle dans la série des successeurs de Constantin le Grand), était confronté à l'expansion décisive de la puissance turque ottomane. Et l'on a encore moins parlé de la personnalité et des ouvrages de Manuel, personnage pourtant relativement bien connu des spécialistes d'histoire et de littérature byzantines. Espérons que les quelques lignes qui suivent permettront aux lecteurs de Desmos d'en savoir un peu plus sur un homme qui mérite d'être mieux connu...

Alors que le soussigné s'apprêtait, pour offrir un parallèle aux réflexions d'Anne Bielman et de Pierre Sánchez sur l'importance de la connaissance de l'histoire ancienne pour la compréhension du monde moderne, à évoquer les grands axes du récent congrès international d'études byzantines et donc l'actualité de la recherche, la tempête provoquée par la citation d'un auteur byzantin est venue illustrer une forme inattendue d'actualité de ce domaine... Mon propos ne sera ici ni de commenter le discours de Benoît XVI ni la crise qu'il a déclenchée et son traitement par les médias, mais simplement d'apporter quelques compléments d'information et références d'ouvrages, et de rappeler que Manuel II Paléologue n'est ni un fantôme ni un épouvantail, mais bien l'un des empereurs byzantins dont la personnalité, l'action et les ouvrages nous sont accessibles.

On a pu dire de Manuel, deuxième fils de l'empereur Jean V Paléologue, qu'il avait été un grand empereur placé à la tête d'un empire désormais trop affaibli pour être sauvé, et le fait est que ses efforts continuels pour le défendre et en enrayer

le déclin n'ont pu que retarder de quelques décennies, avec l'aide providentielle de l'invasion mongole qui affaiblit les Ottomans au début du XV^e siècle, la chute de Constantinople et de ce qui restait de l'Empire. Il n'en vaut pas moins la peine d'examiner les grandes lignes de sa vie et de son action : deuxième fils de Jean V Paléologue, Manuel est né le 27 juillet 1350, alors que son père, à la suite d'une guerre civile, était subordonné à Jean VI Cantacuzène, dont il épousa la fille. Une nouvelle guerre civile vit Jean VI, malgré l'aide des Ottomans qu'il avait fait passer en Europe, être vaincu par son gendre, et se retirer dans un monastère, où il rédigea ses mémoires historiques et des traités théologiques, notamment de polémique contre le judaïsme et l'Islam : Manuel II, son petit-fils, pourra plus tard emprunter des arguments à son grand-père.

L'effacement de Jean VI ne signifia pas pour autant que le calme était revenu pour Jean V et ses fils, confrontés à l'expansion turque, à l'avidité commerciale des états latins, Venise et Gênes surtout, et à la puissance serbe, pour ne nommer que les



Citadelle d'Angora (Ankara), échappée sur le quartier du temple d'Auguste. Photographie du Père Guillaume de Jerphanion (probablement prise en 1912 lors de son premier voyage en Anatolie), publiée en 1928. Illustration reprise du très bel ouvrage de Vincenzo Ruggeri, Guillaume de Jerphanion et la Turquie de Jadis, Soveria Mannelli, Rubbettino Editore, 1997. Ankara avait moins changé entre le séjour de Manuel II et celui du jésuite français que dans le petit siècle qui nous sépare de celui-ci...

principaux acteurs du jeu politique d'alors. Pire encore, les divisions internes ne cessaient pas, et la révolte de son frère aîné, Andronic IV, vaudra à Manuel de devenir en 1373 l'héritier légitime du trône, puis d'être emprisonné avec son père de 1376 à 1379. Passons sur les détails complexes de ces luttes dynastiques pour relever que Manuel accéda pour la première fois à un gouvernement effectif de 1382 à 1387, régnant de manière autonome sur Thessalonique et menant une politique vigoureuse de résistance contre les

Ottomans, jusqu'au moment où Thessalonique assiégée se rendit en avril 1387, alors que le vieux Jean V s'était résigné à une politique de conciliation à l'égard des Ottomans et en était devenu tributaire. Après de nouvelles péripéties, Manuel regagna Constantinople et retrouva sa place d'héritier légitime, chassant son neveu Jean VII, fils d'Andronic IV, en septembre 1390. Pendant l'hiver, Manuel est obligé, comme vassal des Ottomans, à participer à des campagnes militaires en Anatolie, mais revient à Constantinople à la mort de Jean V, en février 1391. Dès le mois de juin, son pouvoir assuré, il doit repartir auprès de Bayezid et participer à des campagnes au nord-est de l'Asie mineure; c'est au début de l'hiver 1391-1392, alors qu'il séjourne à Ankara, qu'ont lieu les conversations du «Dialogue avec un certain Perse».

De retour à Constantinople en janvier 1392, Manuel épouse la princesse serbe Hélène Dragaš, dont il aura de nombreux enfants, parmi lesquels les deux derniers empereurs byzantins, Jean VIII (1422-1448) et Constantin XI (1448-1453). Le règne de Manuel à Constantinople, de 1391 à 1422

lorsqu'un accident vasculaire cérébral le paralysera pour les trois dernières années de sa vie, sera marqué par des alternances d'accords avec les Ottomans et de recherche d'aide en Occident pour les combattre; la défaite de Bayezid contre les Mongols en 1402, alors que Manuel, rentrant de Londres, était à Paris, assurera, comme on l'a vu, un précieux répit à l'Empire.

Nul besoin de détailler davantage ce long règne pour comprendre que Manuel, homme énergique et sensible à la fois,

comme sa correspondance permet de s'en rendre compte, ait eu à méditer sur le sens de l'histoire et sur le caractère des protagonistes de celle-ci, mais aussi sur des problèmes religieux et sur la Providence divine. Face aux succès de l'Islam et à l'intransigeance de l'Eglise latine, qui intervenait dans les négociations avec les Occidentaux pour subordonner toute aide militaire à des avancées vers une réunification des Eglises au profit de Rome, Manuel ne se départit enfin jamais d'une stricte orthodoxie, dans la lignée de son grand-père Jean VI.

Revenons maintenant à la fin de l'année 1391 : Manuel ronge son frein à Ankara, où hivernent l'armée ottomane et ses alliés, convié par le sultan Bayezid à des parties de chasse et à de plantureux banquets qui affligent ce fin lettré, amateur de calme et de lecture (en témoignent des lettres adressées à son ancien maître et ami, le théologien Démétrios Cydonès¹). Il trouve cependant une consolation et une stimulation intellectuelle dans ses discussions (26 controverses correspondant en gros à autant de journées) avec le notable chez qui il est logé, un « Perse », c'est-à-dire l'un des cadres iranophones du régime ottoman, vieux juge sage et lettré, connaissant, outre le persan et l'arabe, le turc, langue dans laquelle communiquent les deux hommes par le truchement d'un interprète, musulman né de parents chrétiens, sans doute un Grec rallié au nouveau régime, qui parle grec et turc.

L'hôte de Manuel profite des circonstances pour s'instruire auprès du Byzantin de la religion chrétienne, et pour lui parler de la sienne : nous n'avons hélas pas la tran-

scription sténographique et neutre des conversations, dont la réalité semble bien assurée, mais le compte rendu, long (300 pages de l'édition critique moderne²) et réélabore par l'interlocuteur byzantin.

C'est bien de retour à Constantinople, et à l'intention de son frère Théodore, qui gouvernait le Péloponnèse à Mystra, que Manuel rédigea le texte que nous pouvons encore lire, et dont Benoît XVI cita une phrase³. Commenter ce texte nous emmènerait trop loin ici, et je conclurai pour l'instant en insistant sur ce qui me paraît essentiel dans la controverse de l'empereur et du vieux juge, pour lequel Manuel laisse percevoir de la sympathie : l'affrontement, parfois vigoureux, de leurs conceptions religieuses, malgré la reprise d'arguments polémiques, est toujours présenté comme franc et courtois, et le dialogue, bien qu'il soit plutôt une juxtaposition d'exposés de foi que la construction d'un nouvel accord (aucun des deux interlocuteurs ne s'est converti !), a permis l'exposé d'opinions et une meilleure connaissance de l'autre, sans violence personnelle. Puisse cette leçon médiévale être entendue de nos jours...

André-Louis Rey

² Erich Trapp, *Manuel II. Palaiologos, Dialoge mit einem « Perser »* (Wiener Byz. Studien 2), Vienne, 1966 ; ce texte a été republié, avec une traduction allemande, par Karl Förstel, *Manuel II. Palaiologos, Dialoge mit einem Muslim*. 3 voll. (Corpus Islamico-Christianum, Series Graeca, 4/1-3), Würzburg - Altenberge 1993 - 1996.

³ Benoît XVI a cité l'édition, avec traduction française, de la 7^e controverse, par A. Th. Khoury, *Manuel II Paléologue, Entretiens avec un Musulman, 7^e controverse* (Sources Chrétiennes, 115), Paris 1966. Le même auteur, qui a consacré sa thèse, dans un esprit de dialogue religieux, à l'étude des textes byzantins de polémique contre l'Islam, a édité un remarquable dictionnaire comparatif des concepts religieux, *Lexikon religiöser Grundbegriffe, Judentum, Christentum, Islam*, Graz-Wien-Köln, Verlag Styria, 1987.

¹ La correspondance de Manuel II a été publiée par George T. Dennis, *The Letters of Manuel II Palaeologus*, Washington, 1977 avec une traduction anglaise ; un manuscrit conservé à Paris nous a transmis un choix de 68 lettres mises au net par un secrétaire, avec des corrections probablement de la main de l'empereur !

COLLOQUE « TRADITION CLASSIQUE »

(15-17 novembre, Université de Lausanne).

Ce colloque veut inaugurer la nouvelle discipline, «Tradition classique», qui sera enseignée à la Faculté des lettres dès la prochaine rentrée (2006). Dans quelles conditions, les œuvres antiques ont-elles gagné, en poésie, en histoire, en philosophie, de devenir des modèles fondateurs ou des références obligées? Dans quelles conditions et pourquoi cette autorité des *œuvres classiques* est-elle contestée ou ressentie comme dépassée? Dans cette confrontation avec les savoirs et les œuvres antiques, il s'agit aussi de s'interroger sur le sens d'une relation aux savoirs d'hier; sur les façons multiples dont les liens se sont tissés avec tel moment ou telle donnée de la culture antique.

Le colloque sera introduit par les conférences inaugurales de Danielle van Mal-Maeder, professeur de langue et littérature latines et David Bouvier, professeur de langue et littérature grecques (17h-19h, Anthropole, anciennement BFSH 2, salle 2024).

Participation au colloque de:

G. Aragione, E. Barilier, V. Barras, P.-Y. Brandt, A. Corbellari, N. Forsyth, F. Gregorio, C. König-Pralong, U. Heidmann, A.-F. Jaccottet, E. Junod, D. Maggetti, D. Marguerat, C. Michel, J.-C. Mühlethaler, A. Paschoud, M. Praloran, S. Romano, P. Voelke et R. Wachter.

A N N O N C E

Le Groupe Romand des Etudes Grecques et Latines organisera le samedi 18 novembre à Yverdon une table ronde-débat sur «l'Antiquité aujourd'hui» avec la participation notamment de Claude Calame, Matteo Caperna, Laurent Flutsch et Isabelle Ruedi.

Pour plus d'informations sur ces deux manifestations: <http://www.unil.ch/issa>.



Exposition Chypre et les femmes à l'honneur, informations pratiques

Une adresse pour en savoir plus, notamment sur les visites commentées, conférences et rencontres avec les commissaires de l'exposition:

Musée d'art et d'histoire, Rue Charles-Galland 2, CH – 1206 Genève

T +41 (0)22 418 26 00, F +41 (0)22 418 26 01, mah@ville-ge.ch, <http://mah.ville-ge.ch>

Ouvert de 10 à 17 heures, Fermé le lundi; entrée libre.

Et, pour le catalogue:

Chypre, d'Aphrodite à Mélusine.

Des royaumes anciens aux Lusignans

Une coédition des Musées d'art et d'histoire, Genève, et de la Fondation culturelle de la Banque de Chypre, Skira éditeur, 230 pages env., 400 illustrations, format 24 x 28 cm.

En vente à la librairie du Musée d'art et d'histoire et à la Fondation culturelle de la Banque de Chypre, Nicosie, au prix de CHF 48.- pendant la durée de l'exposition.

Vente par correspondance:

Librart, T +41(0)22 310 64 50, F +41(0)22 310 64 51, info@librart.ch

CHYPRE ET LES FEMMES À L'HONNEUR AU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DE GENÈVE

Nous avons tous reçu l'annonce de la superbe exposition qui est présentée au Musée d'art et d'histoire de Genève depuis le 5 octobre, et qui pourra être admirée jusqu'au 25 mars 2007, avant qu'une grande partie des pièces qui la composent ne regagne Chypre ou diverses collections. Le choix des pièces illustrées dans ce numéro de *Desmos*, en commençant par la tête d'homme barbu que nous avons mise en couverture, vise à compléter celui des pièces présentées sur le dépliant qui nous a été envoyé, mais même ainsi il ne nous est possible de donner qu'une idée très partielle de la variété et de l'importance des objets archéologiques et des documents d'archives exposés, et qui méritent tout le loisir d'une visite, en particulier pour explorer les beautés et la richesse des informations historiques de l'importante série de monnaies antiques et médiévales.

Deux figures féminines président à cette évocation de Chypre et de ses destinées, Aphrodite, la déesse antique que les mythes faisaient naître sur ses rives, et Mélusine, la fée que des mythes médiévaux placent à l'origine de la lignée des Lusignans, chevaliers poitevins qui règneront sur Chypre de 1191 à 1489, lorsque la Vénitienne Catherine Cornaro renoncera à ses droits au trône au profit de la république dont elle était issue. D'autres figures féminines relient, durant la fin du Moyen âge, la Chypre franco-grecque à nos régions, par le biais des alliances matrimoniales entre des membres des maisons de Lusignan et de Savoie.

Si une telle exposition est bien sûr le résultat d'un travail collectif alliant les conser-

vateurs et les équipes du Musée d'art et d'histoire aux commissaires de la Fondation culturelle de la Banque de Chypre, sans oublier les directions de ces institutions, la Métropole de Morphou et divers collectionneurs et savants, qui doivent tous être félicités pour le résultat de leurs efforts, il convient de rendre un hommage particulier au Consulat général de Chypre et à la Consule, Béatrice Démétriadès, pour avoir animé ce projet et renouvelé en profondeur les liens entre Chypre et notre région.

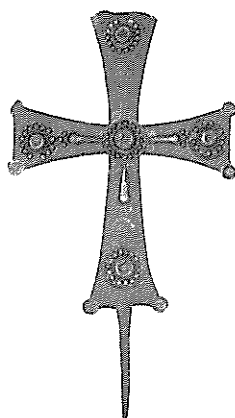
Mais laissons maintenant parler, dans l'ordre chronologique, les images de quelques-uns des objets présentés, sans oublier la pièce qui figure sur la couverture: cette tête d'homme barbu, ou portrait conventionnel d'un roi perse, oeuvre de la période Chypro-classique I (480-400 avant J.-C.), est sculptée en calcaire, et



haute de 39 cm. La double identification possible évoque d'entrée de jeu le caractère mixte, entre mondes grec et proche-oriental, de Chypre, présent aussi dans le caractère de l'Aphrodite chypriote, proche de déesses préhelléniques et sémitiques; les liens avec le monde perse préfigurent les nouveaux développements que la conquête d'Alexandre rendra possibles. L'exposition présente des pièces remarquables des diverses périodes de l'Antiquité, en particulier une série exceptionnelle de monnaies. Voici trois œuvres médiévales particulièrement significatives et symboliques des composantes

romano-byzantine et croisée de l'identité chypriote médiévale, ainsi que des relations avec le monde savoyard et lémanique:

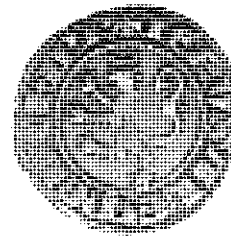
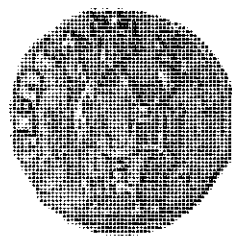
– La grande croix processionnelle, des XII^e-XIV^e siècles, provient de l'église de l'Archange-Michel, Platanistasa



(© Métropole de Morphou); cette pièce est en fer et mesure 57 x 31,8 cm. En voici la description: *Croix processionnelle imitant un modèle paléochrétien et possédant une longue hampe. Ses bras ont des extrémités évasées et bouletées. L'avvers est orné d'éléments en forme*

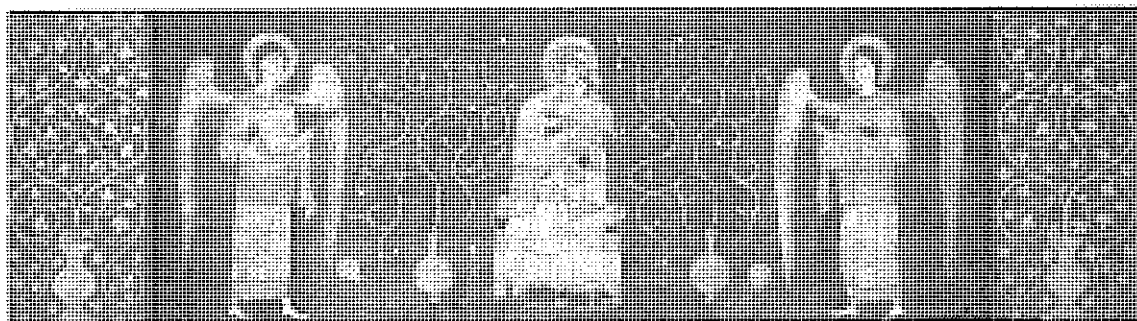
de médaillons, de gouttes et de pois soudés de façon symétrique. Le revers ne comporte aucune décoration. La combinaison de la couleur foncée du fer et du jaune brillant du bronze rappelle des ouvrages produits en matériaux précieux comme l'or et l'argent.

– Le gros (pièce d'argent, pesant 4,78 gr.) du royaume de Chypre, frappé sous Henri II de Lusignan (1285-1306) à Nicosie (©Fondation culturelle de la Banque de Chypre). Cette pièce, d'un diamètre de 26 mm., est de style gothique français; l'avvers représente le roi couronné, assis sur un trône à haut dossier, le sceptre dans la main droite et le globe crucigère dans la gauche. Au revers, le lion de Chypre est entouré par la fin du texte inscrit:



+HENRI REI DE / + IERUSALEM ED CHIPR

– C'est enfin une œuvre complexe et à l'histoire tourmentée que l'Antependium d'Othon de Grandson, en taffetas et sergé de soie brodée, et que son caractère précieux a fait passer de trésor en trésor, puisqu'il est actuellement conservé au Musée historique de Berne, après avoir appartenu à la cathédrale de Lausanne. Mesurant 88 x 328 cm, il comporte une partie centrale large de 244 cm, et des parties latérales de 42 cm; la partie centrale provient de Chypre, dernier quart du XIII^e siècle; les parties latérales ont été rajoutées, et sont originaires d'Angleterre, XIV^e siècle (© Berne, Musée historique); pour en savoir plus sur ses origines controversées, on lira le catalogue de l'exposition. Mais voici une description de l'essentiel: *l'iconographie de la partie centrale relève d'un modèle byzantin, tant du point de vue du sujet que de celui de la composition. Une Vierge trônante du type de l'Hodighitria, tenant l'enfant sur le bras gauche, est entourée des archanges Michel et Gabriel. Un chevalier agenouillé, revêtu d'une cotte de mailles et armé d'une épée, a été représenté aux pieds de la Vierge, à sa droite. Aux extrémités ont été brodées les armes des Grandson.*



«TOUT ÇA, C'EST DE L'HISTOIRE ANCIENNE!»

«Oh! Tout ça, c'est de l'histoire ancienne!». Nous avons tous, au moins une fois dans notre vie, employé cette expression dépréciative à propos d'un épisode de notre propre passé, une affaire qui nous a laissé un souvenir plutôt désagréable et dont nous préférons ne pas reparler.

Qu'en est-il aujourd'hui de l'histoire ancienne du bassin méditerranéen? Est-il bien nécessaire de consacrer encore du temps, de l'énergie et de l'argent à l'étude du monde grec et du monde romain? «Évidemment!», s'écrieront aussitôt les antiquisants chevronnés et les amoureux du monde antique, énumérant aussitôt toutes les réalisations que notre civilisation occidentale doit au monde antique: nos langues, nos littératures, nos courants philosophiques, notre art, notre architecture, notre droit, nos institutions, etc.

Pourtant, ce discours déjà souvent entendu, qui porte un regard à la fois admiratif et reconnaissant sur le passé de l'Europe occidentale, a de plus en plus de difficulté à convaincre les nouvelles générations d'étudiants: certains ont parfois eu du mal à s'enthousiasmer pour le théâtre de Corneille, pour l'art de la Renaissance ou pour les cours d'éducation civique durant leurs études secondaires, la plupart n'ont étudié ni le grec ni le latin, et tous, dans leur inquiétude à l'égard de leur avenir professionnel, s'interrogent sur l'utilité d'acquérir des connaissances sur une période aussi lointaine de notre histoire.

Pour preuve, cette étudiante de première année en histoire, qui devait choisir trois champs d'étude parmi les cinq champs offerts par le département d'histoire générale de l'Université de Genève (histoire ancienne, médiévale, moderne, contemporaine et nationale) et qui déclarait: «L'Antiquité est une époque trop éloignée

de la nôtre, elle n'évoque rien pour moi.» Le Petit Robert semble d'ailleurs lui donner entièrement raison: parmi les synonymes du mot «ancien» figure en bonne place les termes «archaïque», «désuet», «révolu» et «reculé», alors qu'on lit sous la rubrique des antonymes les mots «jeune», «actuel» et «moderne». On le voit, la question posée plus haut n'a rien de rhétorique: l'étude des civilisations antiques n'est pas «tendance» – pour employer un terme à la mode – et c'est un véritable défi qui attend les enseignants d'histoire ancienne des Universités de Lausanne et Genève: prouver que l'étude des civilisations grecque et romaine a encore sa place dans le paysage universitaire contemporain. Il s'agit de montrer que cette époque apparemment lointaine est en réalité très proche de la nôtre, plus proche même que certaines périodes plus récentes de l'histoire de l'Europe; il s'agit surtout de prouver que l'étude de la civilisation gréco-romaine est plus pertinente et plus nécessaire que jamais en ce début de XXI^e siècle

Les deux unités, qui s'appuient sur des forces entièrement renouvelées depuis le départ à la retraite des professeurs Erhard Grzybek (Genève, 2004), Pierre Ducrey (Lausanne, 2004), Adalberto Giovannini (Genève, 2005) et Regula Frei-Stolba (Lausanne, 2005), ont fait le pari de relever ce défi. Poursuivant l'œuvre de leurs prédécesseurs, les nouveaux professeurs Anne Bielman (Lausanne) et Pierre Sánchez (Genève) et leurs collaborateurs ont en effet choisi de développer des thèmes d'enseignements et de recherches qui permettent de nombreux rapprochements avec les grands sujets à la une de l'actualité, des thèmes dont l'étude peut contribuer à une meilleure compréhension du monde contemporain. En voici quelques exemples:

Citoyens et étrangers; intégration et naturalisation (Genève).

Régulièrement, au niveau communal, cantonal ou fédéral, les autorités helvétiques et le peuple souverain sont appelés à statuer sur le sort des étrangers résidant sur le territoire national; régulièrement, les mesures préconisées par les uns ou par les autres donnent lieu à des débats passionnés entre les partisans de l'ouverture et de la fermeture.

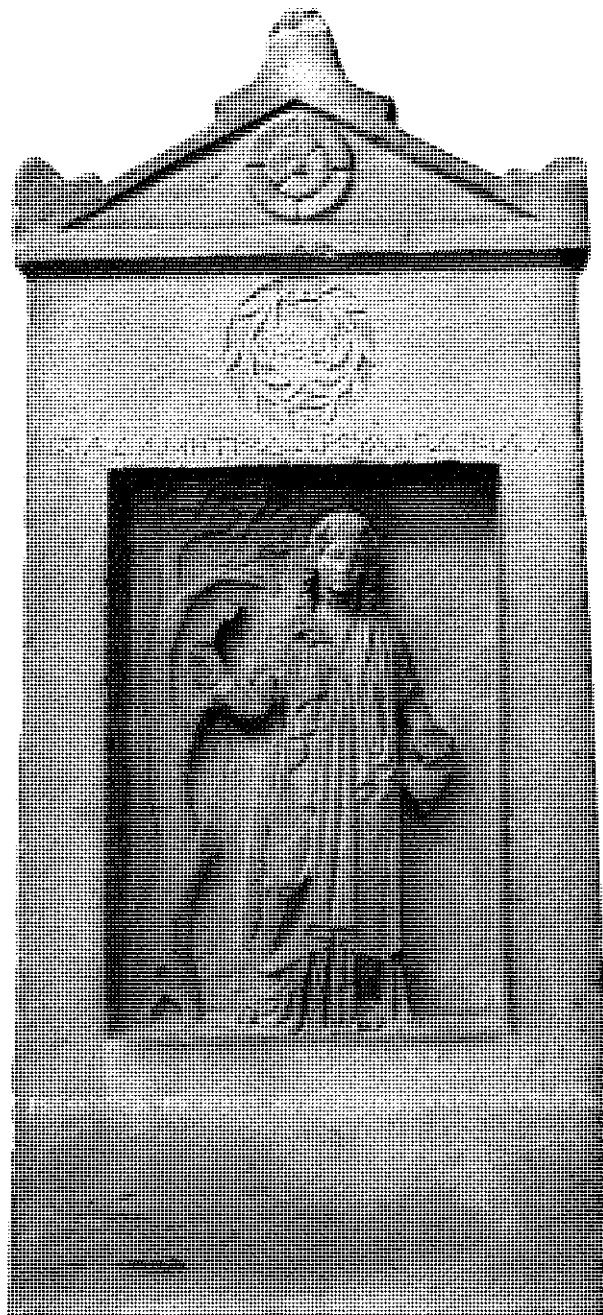
Les Grecs et les Romains ont été confrontés à des problèmes similaires, notamment les grandes cités prospères qui attiraient une foule d'étrangers (Athènes, Alexandrie, Rome), et ils ont opté pour des solutions très variables suivant les lieux et les époques. Les Grecs, qui partageaient une religion, une langue et une culture commune, n'ont jamais formé un État unitaire dans l'Antiquité : la naissance de la Cité-État (*polis*) à l'époque archaïque a introduit la notion de citoyenneté locale (*politeia*) et entraîné la fermeture du corps civique aux «étrangers», c'est-à-dire aussi bien aux «barbares» qu'aux autres Grecs: les propriétaires terriens qui combattaient ensemble pour la défense de la cité et de son territoire se sont réservé les droits politiques et le statut de citoyen. Les étrangers résidents, qui étaient nombreux dans les grandes villes, avaient un statut juridique différent: ils payaient des impôts et pouvaient être appelés à servir dans l'armée en cas de crise, mais ils étaient tenus à l'écart des droits politiques et les naturalisations étaient exceptionnelles.

Aussi, dès le IV^e siècle av. J.-C., de nombreuses cités ont été confrontées au problème de l'oliganthropie (le manque de citoyens) et certaines ont dû se résoudre à élargir leur corps civique ou à fusionner avec d'autres communautés (traités de *sympoliteia*). Le plus souvent, c'étaient les rois hellénistiques, toujours en quête de mercenaires et de ressources, qui devaient leur forcer la main: à la cité thessalienne de

Larissa qui se plaignait de son manque d'hommes et de son dénuement, le roi Philippe V de Macédoine, citant les Romains en exemple, répliqua que les autorités devaient se montrer plus généreuses dans l'octroi du droit de cité...

De fait, les Romains ont toujours prétendu avoir été très généreux dans l'octroi de la *civitas* et il est vrai qu'ils ont très tôt pris l'habitude de conférer le droit de cité à des individus, quelles que soient leur origine ou leur extraction sociale, qui avaient rendu d'éminents services à l'État. Mais dans le même temps, ils ont agrandi leur territoire et étendu leur domination sur la péninsule italienne en incorporant de force et en bloc dans leur corps civique des cités amies ou alliées qui s'étaient révoltées: à cette époque (IV^e-III^e siècles av. J.-C.), et devenir citoyen romain était tantôt une récompense, tantôt une punition, suivant les circonstances...

Lorsque Rome fut devenue un empire, les Italiens qui avaient participé à sa conquête mais qui étaient tenus à l'écart des profits, revendiquèrent et finirent par obtenir, les armes à la main, la citoyenneté romaine complète (au début du I^{er} siècle av. J.-C.). Plus tard, les empereurs adoptèrent une politique d'intégration des provinciaux en élevant leurs communautés d'origine au rang de cité romaine ou latine. Cette politique, qui s'est parfois heurtée à la résistance des vieilles familles romaines, a permis à l'Empire de durer plusieurs siècles. La naturalisation avait cependant un prix: les provinciaux devaient avoir fait preuve d'une fidélité absolue et surtout, ils devaient adopter la langue, les lois et coutumes, le mode de vie et l'architecture des Romains, à leurs propres frais bien entendu! Ainsi, l'empereur Claude retira la citoyenneté romaine à un individu d'origine grecque qui ne parlait pas suffisamment bien le latin.



Stèle funéraire d'Isias, Smyrne, II^e s. av. J.-C. Le monument se compose d'un bas-relief surmonté d'une inscription et d'une couronne gravée. Le relief montre une femme debout, vêtue d'un long manteau, les cheveux dénoués, tenant d'une main un sistre (instrument de musique, à percussion) et de l'autre une situle (petit seau). Ces deux instruments, ainsi que le long manteau fermé sur le devant, sont caractéristiques du culte d'Isis. L'inscription révèle le nom de la défunte, Isias, et sa ville d'origine. La couronne, marquée au nom du peuple, indique vraisemblablement qu'Isias a reçu à sa mort des honneurs funèbres financés par la collectivité. La défunte était certainement une prêtresse d'Isis, tenue en haute estime par les habitants de la cité dans laquelle elle exerçait sa charge religieuse. British Museum Sc 639. Photo du musée.

Femmes antiques et vie publique (Lausanne).

Depuis le milieu des années 1990, l'histoire ancienne lausannoise s'est distinguée par une approche spécifique des *études genre* et des études féminines: l'analyse du rôle public des femmes antiques. Des centaines de documents grecs et romains attestent que des femmes ont exercé une activité hors de leur maison, et même assumé des fonctions publiques. Sans parler des épouses de rois ou d'empereurs, certaines femmes fortunées et descendant d'illustres familles devinrent – en Grèce hellénistique ou sous l'Empire romain – bienfaitrices dans leur cité, présidèrent des cérémonies, financèrent des réalisations d'intérêt public ou exercèrent des magistratures civiques à l'égal des hommes; d'autres, en tant que poétesses, donnèrent des lectures publiques de leurs œuvres ou, en tant que musiciennes ou athlètes, participèrent à des festivals locaux ou panhelléniques.

En s'intéressant aux activités de ces femmes, des réflexions naissent et dépassent le cadre de l'Antiquité: sur la frontière entre sphère privée et sphère publique, sur le partage du pouvoir au sein d'un couple de dirigeants, sur la complémentarité entre rôle social masculin et rôle social féminin, sur la place d'un individu – homme ou femme – face à son clan familial ou face à sa communauté civique. S'interroger sur la légitimité politique ou militaire d'une reine hellénistique ou d'une impératrice romaine amène à poser un regard différent sur la campagne présidentielle menée par Ségolène Royal, à juger d'un œil neuf les ambitions politiques de Hillary Clinton, à évaluer avec intérêt le rôle public réservé à l'époux d'Angela Merkel. Il n'est pas inutile non plus de revenir à l'Antiquité pour réfléchir à la portée de termes usuels comme «politique» ou «civique». Le sens que l'on donne aujourd'hui à ces mots est un héri-

tage de la société bourgeoise du XIX^e siècle; l'adjectif grec *politikos* désignait toute action au service de la cité et recouvrait donc bien plus de domaines que la seule «politique»; un exploit féminin pouvait donc parfaitement, en Grèce hellénistique, être qualifié de *politikos*. Prendre conscience de ces différences de concepts, c'est effectuer une démarche historique qui touche à la fois le monde antique et celui dans lequel nous vivons.

Femmes, religion et société (Lausanne).

Un secteur des activités féminines publiques retient particulièrement l'attention: la religion. Dès la plus haute antiquité, la sphère religieuse fut ouverte aux femmes et c'est par la voie du sacré que les femmes antiques accédèrent à la scène publique. En tant que prêtresses, elles avaient – comme les hommes – des responsabilités religieuses, administratives et financières; comme les hommes, elles conciliaient souvent charge religieuse et vie familiale; elles obtenaient des honneurs officiels identiques à ceux accordés aux prêtres ou aux magistrats. En examinant la place des femmes dans la religion gréco-romaine, on mesure à quel point l'avènement du christianisme (qui a fermé l'accès des sacerdoces aux femmes) a bouleversé les usages, a changé le rôle social respectif des hommes et des femmes, a modifié la participation des individus des deux sexes à la vie publique. Ni le Moyen Âge ni la Renaissance ni les Temps modernes n'ont permis aux femmes de retrouver le prestige officiel que leur conféraient les prêtrises antiques. Mais le débat est ouvert: la place des femmes catholiques dans l'Eglise et dans la société laïque a fait l'objet d'une encyclique du défunt pape Jean-Paul II. Et les revendications égalitaristes des mouvements féministes contemporains trouveraient dans les prêtresses grecques ou romaines des modèles historiques auxquels se rattacher!

Relations entre États et impérialisme (Genève).

Le monde actuel connaît, depuis la fin de la guerre froide et la chute du mur de Berlin, une situation qui présente de nombreux points communs avec celle qu'a vécue le bassin méditerranéen au II^e et au I^{er} siècle av. J.-C. : la politique internationale était alors dominée par l'expansion de Rome, devenue une grande puissance militaire à laquelle aucun autre État ne pouvait durablement s'opposer. Les autorités romaines ont toujours pris le soin de justifier leurs campagnes militaires en les présentant comme des guerres justes, menées pour la défense des amis et alliés de Rome : il s'agissait de convaincre le peuple romain, à qui il incombait de voter la déclaration de guerre et d'assumer le coût humain et financier de la guerre elle-même, du bien-fondé de la campagne prévue.

En débarquant en Orient, les Romains ont par ailleurs récupéré pour leur propre compte un slogan inventé par les Grecs, et qui consistait à justifier leurs opérations contre les souverains hellénistiques en proclamant la liberté des cités grecques. Mais celles-ci ont très vite compris à leurs dépens qu'être libres signifiait surtout «respecter l'ordre romain établi en Grèce». Dans un premier temps, les Romains n'ont pas cherché à occuper durablement les zones ainsi libérées, mais ils ont tiré un profit matériel considérable de leurs différentes interventions. Leur domination reposait sur la conclusion d'accords bilatéraux avec de nombreux États grecs. Ces traités d'alliance défensive étaient parfaitement équitables et réciproques sur le papier, mais certains étaient assortis de conventions qui donnaient des privilèges considérables aux citoyens romains résidant chez elles, notamment celui d'échapper à la justice locale s'ils étaient accusés d'un crime passible de la peine capitale. D'autres comportaient une clause obligeant les alliés à respecter l'empire et la majesté du peuple romain.

Le statut des prisonniers en Grèce ancienne et les règles morales liées à la conduite de la guerre (Lausanne) sont d'une actualité brûlante face aux interrogations concernant les prisons de Guantanamo et d'Abou Ghraïb, ou la légitimité du Tribunal pénal international de La Haye. La guerre et son cortège de violences et de conséquences désastreuses ont fait partie du quotidien des Grecs, de l'époque mycénienne à l'époque hellénistique. Les rivalités entre cités et le morcellement géopolitique du pays ont encouragé les luttes fratricides. La guerre prenait dans ce contexte une coloration particulière puisque – en règle générale – vainqueurs et vaincus étaient des Grecs, c'est-à-dire des gens qui partageaient la même langue, les mêmes usages, les mêmes dieux. Cela n'a pourtant empêché ni les massacres, ni les viols, ni les traitements dégradants ; il se pourrait tout au plus qu'un code moral non écrit, le «droit des Grecs», ait poussé les chefs militaires à limiter leurs débordements. C'est du moins l'avis de certains historiens modernes, peut-être trop enclins à faire des anciens Grecs des hommes presque parfaits. Quoi qu'il en soit, l'examen des comportements antiques en la matière nous renvoie aux modalités et aux usages contemporains, influencés par la création et le développement du CICR et par les juridictions internationales en matière de droits des victimes et de châtimement des criminels de guerre. Analyser ce qui nous différencie des Grecs permet de prendre conscience de tout qui nous en rapproche lorsque des sentiments aussi puissants que la haine, le désir de vengeance, la panique ou la pitié s'emparent d'un individu. Certaines réactions humaines transcendent les siècles et les civilisations ; les rapports entre vainqueurs et vaincus relèvent souvent de ces réactions viscérales ; mais pour les canaliser, chaque société a édicté des règles différentes.

•

Piraterie, brigandage et terrorisme (Lausanne).

Hormis la guerre, d'autres causes de troubles existaient dans le monde grec : la piraterie et le brigandage qui se fondaient sur les razzias et les rapines. Agiles, habiles au combat, dotées de moyens d'attaque efficaces (comme les navires légers, par exemple), utilisant la ruse et l'effet de surprise, des bandes armées ont parfois été engagées par des autorités politiques pour semer la terreur dans la population civile d'États adverses. Peut-on dès lors qualifier de terroristes ces groupuscules armés ? La réponse suppose de définir les caractéristiques des mouvements terroristes actuels. Si les malfaiteurs antiques et leurs homologues modernes recourent à des pratiques similaires, notamment à l'usage systématique de la violence, on constate qu'il manquait aux premiers des aspirations hégémoniques, des envies de domination politique ou religieuse, en un mot une idéologie.

Pour atteindre l'objectif qu'ils se sont fixé – convaincre les étudiants de la « présence » de l'histoire ancienne dans le monde contemporain – les enseignants doivent veiller à ce que la documentation antique reste accessible. Or, les nouvelles générations d'étudiants ne connaissent que très peu, ou pas du tout, les langues classiques. La plupart des sources littéraires existent désormais en traduction, mais ce n'est pas encore le cas des centaines de milliers d'inscriptions grecques et latines connues. Et c'est souvent par les inscriptions, plus que par les œuvres littéraires, que l'on appréhende des questions d'histoire institutionnelle ou sociale comme celles évoquées plus haut (traités, conventions judiciaires, prisonniers, femmes, religion et société, vie quotidienne et citoyenneté, etc.). La mise en

valeur de la documentation épigraphique grecque et latine constitue donc une des préoccupations majeures des deux unités d'histoire ancienne, confrontées à un sentiment d'urgence face à l'ampleur de la tâche. Professeurs et collaborateurs ont en chantier deux projets de recueils d'inscriptions traduites : l'un concerne des inscriptions religieuses grecques d'Asie mineure, l'autre des inscriptions latines provenant du territoire suisse. Par ailleurs, les nouveaux doctorants sont vivement encouragés à choisir des sujets en relation avec l'épigraphie grecque ou latine et à livrer des thèses qui comportent un corpus de textes traduits et commentés.

Les unités d'histoire ancienne de Genève et de Lausanne ont chacune des spécificités, des champs qu'elles entendent développer de manière préférentielle. Cependant, ces champs sont complémentaires et non opposés. Au terme de ce survol, ce qui frappe ce ne sont pas tant les différences entre les deux unités, même si leurs profils scientifiques respectifs sont clairement marqués. Ce sont plutôt leurs points communs qui sautent aux yeux, en particulier une volonté d'ancrer l'histoire ancienne dans des courants de pensée et des thèmes de réflexion modernes, un désir de rappeler à chaque occasion combien la connaissance de l'Antiquité est nécessaire à la compréhension du monde contemporain. Certes l'Antiquité est un monde lointain, différent du nôtre. Mais cette distance permet de saisir certains particularismes du XXI^e siècle occidental. Montesquieu utilisait le regard d'un Persan pour parler du XVIII^e siècle français. Et si l'on utilisait le miroir de l'histoire ancienne pour mieux comprendre la réalité sociale et politique qui nous entoure ?

Anne Bielman Lausanne
Pierre Sánchez Genève

FESTIVAL INTERNATIONAL DE CINÉMA DE THESSALONIQUE :

46 ANS D'HISTOIRE CINÉMATOGRAPHIQUE

L'idée de l'organisation du Festival de cinéma à Thessalonique est née en 1960, dans le cadre de la Foire internationale de Thessalonique, sous le nom de «Semaine de cinéma grec». L'annonce du Festival a surpris tout le monde, car le délai pour sa préparation était très bref (moins de trois mois) et la plupart des productions n'auraient pas dû être prêtes avant le 20 septembre, jour de l'ouverture officielle. Pourtant les organisateurs et les producteurs ont relevé le défi et le festival a pu s'ouvrir à la date prévue.

La première semaine de cinéma grec a eu lieu du 20 au 26 septembre 1960 au cinéma «Olympion». Le programme comprenait trois parties :

- une partie principale qui mettait en concours 4 films de long métrage,
- une rétrospective de 9 films parmi les meilleures productions des années 1955-1959
- une présentation hors concours de 10 films de court métrage.

L'ambiance générale de la première soirée a été plutôt froide, selon la presse de l'époque, peut-être parce que les artistes, qui auraient pu donner un certain prestige à l'inauguration, étaient absents. Pressés par la préparation du Festival, les organisateurs avaient omis d'annoncer la manifestation en question par des panneaux ou par des affiches. Le petit nombre d'affiches imprimées avaient été posées un jour avant la clôture du Festival. Toutefois, le public devenait de plus en plus nombreux et chaleureux jour après jour. Ainsi, le dernier jour, les billets n'ont pas suffi, alors que de petits groupes avaient commencé à se former de bonne heure à la place «Aristotelous».

Les projections ont pris fin avec le film «Mantelena» de Dinos Dimopoulos suivi par une grande foule et en présence de nombreux artistes venus d'Athènes (Aliki Vouyouklaki, Guelly Mauropoulou, Manos Katrakis, Maro Kontou, Mimis Plessas, etc.). La cérémonie de distribution des prix a eu lieu le 26 septembre au Club d'officiers de Thessalonique (Leschi Axiomatikon) durant la grande réception officielle. Les prix ont été décernés par Katina Paxinou et, à la fin de la soirée, Yorgos Oekonomou a mis aux enchères un tour de danse avec la grande actrice Aliki Vouyouklaki. L'heureux gagnant, l'armateur Marios Nomikos, a eu l'honneur de danser avec l'actrice en offrant 30 000 drachmes !

L'année suivante une deuxième semaine de Cinéma grec a eu lieu à nouveau au cinéma «Olympion» du 18 au 24 septembre 1961. Cette fois des films étrangers, provenant des pays participant à la Foire internationale, ont été projetés hors concours, en plus des films grecs. Les projections des films étrangers avaient lieu l'après-midi tandis que celles des films grecs, en compétition, le soir en parallèle avec les films de court métrage.

L'ambiance était nettement différente de celle de l'année précédente. Le départ du producteur F. Finos du Festival, les protestations contre les films refusés, la présence de plusieurs stars et la qualité des films grecs et étrangers ont créé l'image du Festival de Thessalonique telle que nous la connaissons aujourd'hui. Une grande foule a notamment envahi les

caisses de l'«Olympion», avant la projection du film «Le rêve du quartier» (Synoïkias to oneiro), et plus de 1 000 spectateurs n'ont pas pu obtenir de place!

Mis à part ces quelques problèmes d'organisation et la guerre continue des producteurs, le Festival s'est fait une place dans la conscience du public et des cinéastes. En 1992, sous la direction de Michalis Dimopoulos, il est devenu un événement international grâce au soutien du Ministère de la Culture, en collaboration avec la Municipalité de Thessalonique et d'autres institutions publiques et privées. Le concours international du Festival réunit exclusivement des films de jeunes cinéastes. La plupart d'entre eux, mais également des réalisateurs, des acteurs et des producteurs viennent à Thessalonique, assistent aux projections de leurs films et restent jusqu'à la distribution des prix, ce qui donne plus d'éclat à la manifestation.

À côté de la partie internationale de concours, le programme du Festival comprend les Journées libres. Il s'agit d'un forum de films qui accueille de nouvelles réalisations qui proposent un regard original sur le cinéma. Un autre volet important est le Panorama du cinéma grec.

En 1995, le Festival international de cinéma a inauguré les «Regards sur les Balkans». Dans cette partie, des films provenant de Slovénie, de Croatie, de Roumanie, de FYROM (Former Yugoslav Republic of Macedonia, l'ancienne République yougoslave de Macédoine), de Bosnie-Herzégovine sont projetés. En même temps ont lieu des hommages à l'œuvre de cinéastes importants. Parmi les grands cinéastes honorés par des rétrospectives ces dernières années, on peut mentionner John Cassavetes, Gilles Dassin, Alexis Damianos, Georges Tzavélas, Nani Moretti, Michalis

Kakoyiannis, Frida Liappa, Bernardo Bertolucci, Takis Kanellopoulos, Gerji Skolimovski, Théodore Angélopoulos.

Dans le cadre du Festival ont également lieu des expositions, des concerts, tandis que cette fête cinématographique s'étend en dehors de Thessalonique avec des manifestations périphériques réalisées dans d'autres villes.



Affiche du 44^e festival

En 46 ans, le Festival de Cinéma a réussi à attirer l'attention soutenue de la critique et du public. Pendant sa durée, la ville de Thessalonique est revêtue d'une ambiance festive ressentie par les cinéastes, les visiteurs ainsi que par les spectateurs cinéphiles. Dans sa cinquième décennie le Festival est aujourd'hui parvenu à devenir un des événements les plus importants de la Grèce et se trouve dans la liste des 25 meilleurs festivals du monde.

Chrysoula Badinou
Journaliste, collaboratrice du bureau de presse du Festival international de cinéma

Sources : archives du Festival international de cinéma de Thessalonique.

LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE EN FRANÇAIS : PARUTIONS RÉCENTES

La présente rubrique a pour but de recenser les ouvrages récemment parus en français dans le domaine de la littérature grecque moderne. Les commentaires sont, forcément, subjectifs.

«Le saint homme»

de Nicos PANAYOTOPOULOS,
traduit par Gilles Decorvet
collection Gallimard «Du monde entier»,
Paris, mars 2006.

Le titre grec «Hagiographia» me paraît rendre mieux encore l'aspect mystique du culte que l'on peut rendre à quelqu'un, que le titre français. Nous entrons en effet, avec ce roman, au cœur de l'étrange processus des croyances.

En 2003, il est question de béatifier Yoannis l'orphelin, qui fut ermite, dans un village perdu du fond de l'Arcadie, quarante ans auparavant. Or, un inconnu s'adresse aux autorités ecclésiastiques pour les mettre en garde. Il a recueilli, dans les années 1940, l'ultime témoignage de l'ermite agonisant, battu à mort par les villageois, qui l'avaient vénéré comme un saint pendant longtemps. Le long récit, exposé des faits, mais aussi confession de l'inconnu, avec des péripéties romanesques dont certaines sont un peu exagérées, révèle comment on peut fabriquer un saint de toutes pièces et pose la question de la crédulité. Il met en cause la hiérarchie de l'Eglise, l'appât du gain et s'interroge sur le mensonge dans la société.

Nicos Panayotopoulos, né en 1963, ingénieur de formation et maintenant romancier et cinéaste, s'affirme, après son précédent roman: «le gène du doute» où il réfléchis-

sait sur le rôle de la science et la valeur artistique d'une œuvre, comme un écrivain à la plume alerte et à l'imagination foisonnante, critique assez acerbe de notre temps.

J.-D. Murith

Monsieur Gilles Decorvet qui assurait cette chronique «Lire» ne peut malheureusement plus nous offrir ce service, dont nous avons bénéficié de nombreuses années et pour lequel nous le remercions vivement. Monsieur Murith, du comité des Amitiés Gréco-Suisses, nous a proposé une présentation d'un ouvrage paru récemment et nous complétons cette page par une liste, sans commentaire, de livres grecs traduits en français dans le cours de cette année.

CHIMONAS T.

«Ramon», édition Alteredit, 2006

GAKAS S.

«La piste de Salonique»,
édition L. Lévi, 2006

KARNEZIS P.

«Le Labyrinthe», édition L'Olivier, 2006

MARKARIS P.

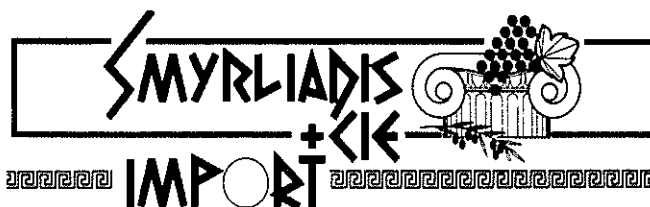
«Le Che s'est suicidé», édition Seuil, 2006

ZATELI Z.

«La mort vint en dernier»,
édition Seuil, 2006

Importation directe de spécialités grecques

Vins-Alimentation



Route de Lausanne
CH- 1610 Oron-la-Ville
Tél. 021/907 90 10 - 781 20 10
Fax 021/907 62 10

NOUVELLES DE LA RESTAURATION DE HAGIA KYRIAKI DE NAXOS

Le dossier de demande d'autorisation des travaux de conservation et de restauration du bâtiment et des peintures murales poursuit son cheminement auprès des instances grecques compétentes, et le mandataire de l'étude architecturale, Yannis Kizis, a déposé en septembre l'étude qui était de son ressort. Avec l'étude du conservateur-restaurateur Eric Favre-Bulle, l'étude émanant des services de restauration de peintures du Ministère grec de la culture et des propositions pour la protection de l'environnement du monument, c'est ainsi l'ensemble des éléments qui doivent permettre au Conseil archéologique central du Ministère de la culture de se prononcer sur les travaux envisagés qui est réuni. Le comité de l'Association Hagia Kyriaki remercie à cette occasion celles et ceux qui ont contribué, sans se lasser en dépit de la durée des démarches, à l'avancement du projet: les Associations gréco-suisse de Genève et Lausanne et leurs membres, les membres de l'Association Hagia Kyriaki, les membres de ses comités scientifique et de soutien, et les mandataires des études, dont l'engagement sans faille a été essentiel.

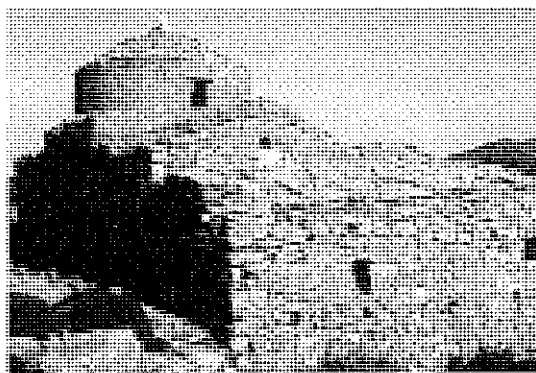
La Société d'Art Public du Canton de Vaud a accordé la place d'honneur à la présentation illustrée de l'église de Hagia Kyriaki et du projet de restauration dans son dernier bulletin, «A suivre», qui vient de sortir de presse,

et nous l'en remercions vivement. Ceux d'entre vous qui ne sont pas membres de cette société peuvent consulter (et même imprimer) cet article et le bulletin de la SAPVD en allant sur le site internet de celle-ci, www.sapvd.ch, puis dans la rubrique «publications», et en ouvrant le document (au format pdf) «A Suivre n°40, Septembre 2006».

La prochaine assemblée générale de l'Association est prévue à Nyon le jeudi 15 mars 2007 et devrait nous voir passer de la question des autorisations d'intervention à celle du financement, qui retient déjà toute notre attention!

Le soutien direct de tous est précieux, et nous vous rappelons les adresses utiles pour adhérer à l'Association:

Association Hagia Kyriaki, Naxos,
p/a M^e François Payot,
4, rue Saint-Ours, 1205 Genève.
E-mail: hagia.kyriaki@bluewin.ch;
et le CCP (pour la cotisation, Fr. 30.-,
et les dons), 17-175564-8.



Eglise de Hagia Kyriaki à Naxos.

VOYAGE(S) EN IRAN, PÂQUES 2006

Deux groupes, soit une soixantaine de personnes en tout, ont participé ce printemps à un voyage qui a permis de visiter plusieurs sites essentiels du monde iranien et de suivre quelques étapes de l'immense périple d'Alexandre le Grand; l'organisation du voyage et des conférences préparatoires est rappelée dans la Chronique de l'Association Jean-Gabriel Eynard, et le soussigné, qui accompagnait le premier des deux groupes, propose ici, souvenir pour les uns et évocation pour les autres, quelques images réalisées au fil de la découverte de la Perse, où, comme la majorité des participants, il se rendait pour la première fois et confrontait la réalité du terrain à ce que les bibliothèques permettent d'imaginer...

Les vues proposées ici par un seul des participants de ces deux périple terrestres négligent forcément bien des aspects fondamentaux du monde iranien et du voyage que nous y avons fait, et ne rendent pas justice à sa variété et à la grandeur du spectacle offert pas les sites et les paysages: mais il n'est pas possible d'accueillir, même dans un numéro entier de Desmos, les impressions et les images glanées par toutes et tous. Voici donc un tout petit choix individuel, avec quelques justifications d'une subjectivité affirmée...

Et donc, pour commencer, des excuses à Téhéran, la capitale politique de l'Iran moderne dont je ne vous propose pas d'image: ce n'est pas une bouderie envers la mégalopole et son trafic impressionnant, ni une vengeance envers l'aéroport où, arrivant déjà fort tard, l'on découvre ce que peut l'alliance de la bureaucratie orientale et d'un régime tâtilon, mais la conséquence du fait que les trésors qui m'y ont le plus impressionné étaient ceux des musées, bien mieux illustrés dans des livres sur l'art des diverses civilisations de la région que par les images, simples aide-mémoire, à la portée d'un simple visiteur. Excuses aussi à la colossale Ziggourat de Choqa Zambil et à Suse, bordures du monde mésopotamien et sites impressionnants mais distincts du cœur montagnard et désertique des pays iraniens: la première image (fig. 1) sera pour Shiraz et pour une humble scène fixée à la sauvette, dans les environs du tombeau du poète Saadi, où nous venions d'entendre notre savant guide local réciter magnifiquement des vers. Derrière la fillette, on devine les escaliers qui descendent vers un point d'eau où on lave les habits en plein air; voici ce que dit du même lieu le voyageur Ibn Battuta, au XIV^e siècle: «A l'extérieur de Shiraz, citons le mausolée du cheikh pieux connu sous le nom d'as-Sâdi qui était le plus grand poète persan de son temps,

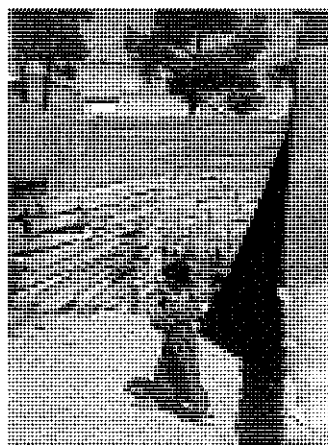


Fig. 1

mais aussi, peut-être, le plus brillant lorsqu'il s'exprimait en arabe. Près du mausolée se trouve une zâwiya qu'as-Sâdi avait fait édifier en ce lieu; elle renferme un joli jardin et se trouve près de

la source du grand fleuve Rukn Abâd. Le cheikh avait fait construire là des petits lavoirs en marbre. Les habitants de Shiraz sortent de la ville pour visiter le mausolée, manger des plats préparés dans la zâwiya, laver leurs vêtements dans ce fleuve, puis reviennent chez eux.» L'eau précieuse et les jardins qu'elle permet, la promenade et goût de la littérature, le respect envers un lettré pieux, sont, avec une impressionnante continuité, des thèmes que nous retrouverons souvent... par exemple, pour ce qui est de la continuité, dans une affiche du musée historique de Shiraz (fig. 2) où une foule de grands hommes religieux et laïcs semble s'écouler depuis un relief achéménide largement préislamique!



Fig. 2

Alexandre, nous fut propice (même si la longueur de la visite au soleil a pu être éprouvante). C'est le second groupe qui subira la vengeance des dieux persans et qui leur offrira une victime (fracturée, non immolée, qu'on se rassure). Depuis Suse,

nous suivons l'itinéraire d'Alexandre, à peu de chose près, avalant en une journée de car une ou deux semaines de marches forcées à travers ou le long des montagnes, mais visitant aussi en quelques heures ce qui reste des capitales où l'armée du conquérant macédonien s'arrêta parfois des mois.

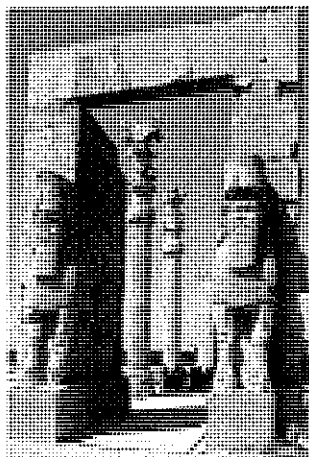


Fig. 3: *Persépolis, la porte monumentale de Xerxès*

De Persépolis et des falaises sculptées par les Achéménides et leurs lointains successeurs Sassanides, nous passons à Pasargades, la capitale de Cyrus, berceau de la puissance perse; le seul reste grec monumental que nous verrons sur notre parcours nous y attend, le mur de soutènement hellénistique d'une sorte d'acropole (fig. 4), œuvre des suc-



Fig. 4

cesseurs d'Alexandre avant que le royaume parthe nomade ne les repousse vers la Syrie et la façade méditerranéenne de l'empire séleucide. Au pied de cette terrasse, la plaine où s'élèvent les restes de quelques palais et le tombeau de Cyrus, et un vaste espace qu'il faut imaginer plein de campements nomades lors des grandes fêtes de l'ancienne royauté perse; avec les paysages trop vite parcourus, les nomades entrevus mais pas rencontrés sont une autre dimension fondamentale de ce monde iranien que nous n'aurons pu approcher que de très loin...

De la montagne au désert, notre itinéraire nous amenait à Yazd, à son architecture traditionnelle qui utilise le vent capté par des tours et l'eau amenée sur des dizaines de kilomètres, du pied des montagnes, par des canaux souterrains, pour climatiser les demeures. Yazd est aussi le lieu émouvant où survit la plus grande communauté zoroastrienne d'Iran, plus que quelques dizaines de milliers de personnes qui perpétuent l'antique religion de l'Iran, reconnue comme l'une des religions du livre par l'Islam; le discret temple moderne où brûle un feu entretenu, et parfois déplacé, continuel-

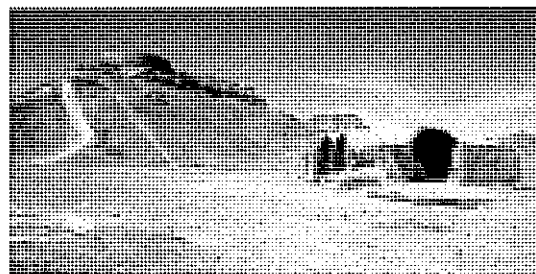


Fig. 5

lement depuis un millénaire et demi, et donc allumé dans le cadre du culte officiel de l'empire sassanide, n'est guère photogénique, contrairement aux ensembles funéraires (fig. 5) dominés par les «tours du silence» où, jusque dans les premières décennies du règne du dernier shah, étaient exposés aux oiseaux les cadavres des zoroastriens, pour ne souiller ni la terre ni le feu, sacrés.

Après l'austérité du désert à Yazd (même tempérée par un caravansérail-hôtel idyllique), les délices d'Ispahan, la capitale de l'état Iranien du début de l'époque moderne, celui de la dynastie Safavide, marqueront la fin de cette évocation tout en raccourcis. A y bien réfléchir, il y a beaucoup de trompe-l'oeil dans cette superbe cité, bâtie sur les rives d'un fleuve imposant qui va se perdre dans les sables du désert à quelques journées de marche seulement ; les trois splendides ponts anciens (fig. 6) et leurs collègues modernes ne font cependant pas de la figuration, de même

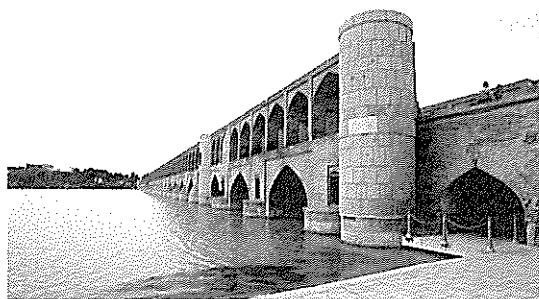


Fig. 6: *Ispahan, pont aux 33 arches*

que la splendeur des façades des mosquées et des portes monumentales est bien réelle, même si elle contraste avec les faces latérales et arrière non décorées des mêmes monuments. Il y a d'autres monumentalités : le bazar, pour être un labyrinthe couvert, sans espaces libres ni décors somptueux, n'en regorge pas moins de richesses plus ou moins clinquantes, odorantes, résonnantes.

Comme Yazd a ses Zoroastriens, Ispahan a sa minorité religieuse, des Arméniens déplacés de la région de Tabriz par les Shahs et installés bon gré mal gré dans un quartier où

nombre d'entre eux vivent toujours, et ont leur cathédrale, émouvante elle aussi à visiter, dans une enceinte (fig. 7) qui abrite aussi un musée.

Ispahan aura aussi été pour nous l'occasion de pénétrer dans une maison, dans la famille de notre guide locale, et d'entrebâiller ainsi un peu la



Fig. 7

porte des demeures où vivent les dizaines de millions d'Iraniens, dans des conditions bien plus modestes pour l'immense majorité d'entre eux, mais avec un espace intérieur hospitalier et plus libre que ce qui est imposé à l'espace public...

Une dernière image, une vue du «salon de musique» du palais Ali Qâpu à Ispahan (fig. 8), avec ses niches en forme de carafes de verre (comme on en voit sur les miniatures anciennes), plutôt appelées sous le régime actuel «en forme de luth» permettra de conclure sur une note intimiste, et de

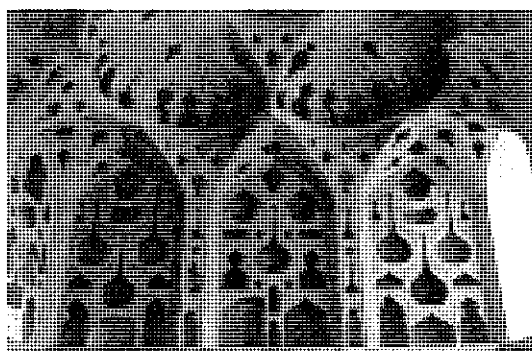


Fig. 8

laisser chacun compléter ce parcours lacunaire par les images qu'il a en tête, tapis, mosquées, couronnes des shahs, ou par celles qu'on ne se lassera guère de chercher si on se laisse tant soit peu fasciner par la Perse millénaire...

A.-L. Rey



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Faculté des Sciences

Département des Sciences de l'Antiquité

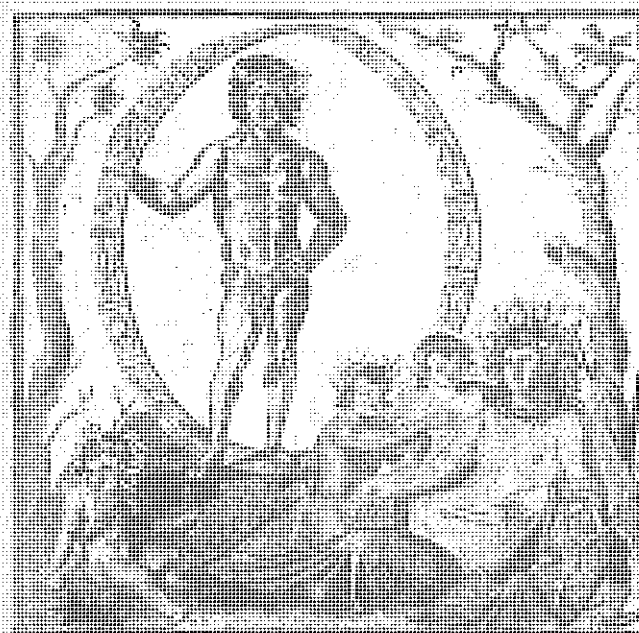
Dans les rouages du temps

Cours public, semestre d'hiver 2006-2007

Mardi de 18h15 à 19h00, salle B 101

(Bâtiment des Bastions, 1^{er} étage)

Entrée libre



Agr. Mosaïque, Munich, Glyptothèque ; provient du Mausolée de Samsoum (Cassaferrato, Italie).

Première séance le mardi 31 octobre 2006

31.10.06	A. Cavignaux	Temps compté, temps vécu au bord des fleuves de Babylone
07.11.06	A. de Libera	Temps anciens
14.11.06	M. Valloggia	Penser le temps en Égypte ancienne
21.11.06	Ph. Collombert	La mesure du temps en Égypte ancienne
28.11.06	J.-P. Descoeudres	Les méthodes de datation en archéologie classique
05.12.06	A. Lukinovich	Les temps de la vie chez les Grecs
12.12.06	P. Schubert	La peur du temps qui passe : les Grecs et l'immortalité
19.12.06	P. Sériex	Avoir du temps devant soi, avoir du temps à perdre : les ambassadeurs dans le monde gréco-romain
09.01.07	Ch. Schmidt	La mesure du temps chez les Romains
16.01.07	D. Nails	Aurea runc, olim silvestribus horrida dumis : l'Énéide de Virgile et le futur de Rome
23.01.07	Ph. Borgeaud	Le mythe et le temps
30.01.07	M. Campagnolo	Isaac Casaubon, entre le temps de Marc-Aurèle et de Calvin

CHRONIQUE DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES DE LAUSANNE, 2005-2006:

Durant l'année 2005-2006, les Amitiés gréco-suisse ont proposé à leurs membres les activités suivantes:

2 octobre 2005

Fête d'anniversaire des 75 ans de notre association, au Centre Pierre Mercier, en présence de M. Thomoglu, Ambassadeur de Grèce, et du Préfet de Lausanne, M. Nicod, ainsi que la prestation remarquable d'Antoine Fachard, pianiste, qui nous a joué pendant une heure ses compositions autour de la musique grecque. La soirée s'est terminée par un dîner, préparé par les membres du comité et suivie par plus de 70 personnes.

3 novembre 2005

Madame Joelle Magnin-Gonzé, conservatrice au Musée Botanique de Lausanne, nous a présenté: Théophraste et les plantes de la Grèce antique, avec beaucoup de compétence et d'humour.

5 novembre 2005

A la salle Paderewski, Antoine Fachard, pianiste, et Nihan Ataly, flûtiste, ont rendu un hommage à Mikis Theodorakis, à l'occasion de son 80^e anniversaire, concert organisé par Estia, association hellénique de Lausanne.

1^{er} décembre 2005

Yves Gerhard, ancien président de notre association, à l'occasion de la sortie d'une nouvelle traduction de la *Théogonie* d'Hésiode, nous a présenté les difficultés de la traduction et comment traduire la poésie grecque.

25 janvier 2006

Madame Stéphanie Wyler, doctorante à l'Ecole Française de Rome, en collaboration

avec l'Association des Amis de l'Art Antique, nous a parlé, avec passion, d'une fresque méconnue de Lanuvium, et de son décor, représentant une cérémonie dionysiaque.

29 janvier 2006

Fête du partage de la traditionnelle «Vassilopita». (Voir article page 14)

5 avril 2006

Assemblée générale, suivie d'un petit film sur la Grèce et d'un dîner à l'hôtel Continental.

4 mai 2006

Remarquable conférence de M. Claude Bérard, professeur honoraire de l'Université de Lausanne sur: l'évangile de Silène... «l'icône viendra ici en vue de la vérité...» Platon, Banquet, 215 a.

17 juin 2006

Sortie d'été à Genève, pour la visite commentée au Musée d'Art et d'Histoire de la nouvelle salle Janet Zakos: Un trésor byzantin pour Genève, par Madame Marielle Martiniani-Reber, conservatrice au Musée.

Activités futures:

22 novembre 2006

M. Dominique Jaillard: Le sacrifice en Grèce ancienne, mythes et rites.

25 janvier 2007

M. Michel Cornu, philosophe:
Athènes-Jérusalem

Nouveaux membres:

Mme Vanna Paraskevi ZARONICOS,
Mme Paraskevi NITSOU ,
M. Ferdinand PAJOR,
M. Dominique JAILLARD,
M. Louis KAEPELI,
M. Gérard POUPON,
M. et Mme Stefano et Giovanna
SIGNORINI – FERRARI,
Mme Camille SEMENZATO,
M. et Mme Evangelos et Nadina
TSINGOS – ALBERTINI,
M. et Mme J. et A.-M. WANNER,
Mme Sarah LEY,
M. et Mme Marco BLOEMSMA,
M. le Prof. Karl Ernst REBER,
Mme Giovanna LAFFRANCHI
CASTILLO,
Mme Cinzia GALLI RATANO,
M. et Mme Gérard et Catherine ALLAZ,
Mme Katharina FUCHS.

Site Internet

Vous pouvez maintenant visiter notre site:
www.amities-grecosuisse.org

Prochain voyage

La destination choisie est l'Épire et le voyage
se fera aux environs de Pentecôte 2007

Prix Valiadis

- Lorraine PIDOUX (archéologie classique) qui a soutenu son mémoire de licence, intitulé « Le regard amoureux ».
- Virginie BINGGELI (histoire ancienne/épigraphie grecque) qui a soutenu son mémoire de licence, intitulé « L'achat de prêtrise: acte civique ou transaction lucrative? »
- M. Simon BUTTICAZ pour son Diplôme de spécialisation en Faculté de théologie et de sciences des religions, intitulé: « La finale des Actes entre parole et silence (Ac 28, 16-31). Récits de fondation, mimésis littéraire et rhétorique du silence ».

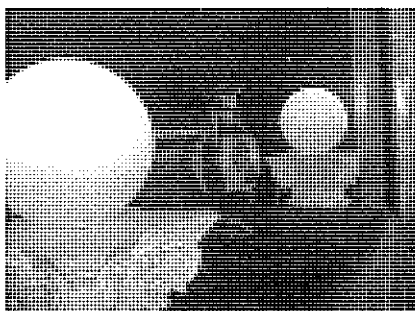
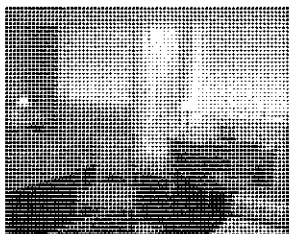
Jeanne MICHAUD

*Lors de vos déplacements
idéal ... face à la gare CFF*

CONTINENTAL HOTEL **** LAUSANNE

2, place de la Gare
CH – 1001 LAUSANNE
Tél. +41.21.321.88.00
Fax +41.21.321.88.01
reservation@hotelcontinental.ch
www.hotelcontinental.ch

Grill
OLYMPIA



116 chambres offrant tout le confort nécessaire et équipées d'un téléviseur avec le système Pay-TV, d'un mini-bar, d'un coffre-fort, d'un téléphone, de fenêtres à double vitrage et du système WIFI. Accueil personnalisé. Ouvert toute l'année. Nouveau restaurant «Grill Olympia»: Viandes grillées d'Argentine de premier choix servies dans un cadre discret et chaleureux. Pharmacie «Amavita» et kiosque «Naville». Directeur Yannis Gerassimidis

CONTINENTAL HOTEL LAUSANNE
Un établissement du groupe Manz Privacy Hotels Switzerland AG
Hôtel St-Gothard/Zürich, Hôtel Euler et Central/Bâle, Hôtel de la Paix/Genève

CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE

JEAN-GABRIEL EYNARD

Survол des activités et excursions

Le 12 septembre 2005, dans la salle rénóvée « Les Salons », notre saison a commencé avec une représentation unique de chants et danses traditionnels par *l'Ensemble folklorique du Pélion*. Cette manifestation était organisée par l'association *I Philia*, amitiés helléno-génoises, avec notre collaboration.

Le 15 octobre 2005, une excursion au Laténium, à Hauterive, a attiré 35 membres pour une visite guidée de l'exposition « *Amphore à la mer! Epaves grecques et étrusques* », précédée d'une escale aux menhirs d'Yverdon, introduite par Madeleine Rousset et Michel Grenon, brochure à l'appui, et accompagnée d'un sympathique repas au bord du lac de Neuchâtel.

Le 17 novembre 2005, l'ambassadeur de Grèce en Suisse, M. Jean Thomoglou, a prononcé une conférence qui aurait sans doute fait plaisir à Jean-Gabriel Eynard, sur « *La politique étrangère de la Grèce contemporaine* ». Monsieur Thomoglou a créé à Berne un petit musée du philhellénisme suisse et nous lui avons exprimé notre reconnaissance en le nommant membre à vie de notre association.

Le 1^{er} décembre 2005, le professeur Pierre Sánchez, nous a parlé de « *Périclès, Phidias, le trésor des alliés et la construction du Parthénon: déconstruction d'un mythe* ». La discussion animée qui a suivi cette conférence, dont le titre avait stimulé la curiosité du public, a montré que la thèse du conférencier ne l'a pas laissé indifférent!

Le 2 février 2006, les constructions du passé ont cédé la place aux ouvrages actuels, avec la conférence du professeur Philippe Bovy, expert pour le CIO, sur *Les Jeux Olympiques d'Athènes 2004*, mettant en évidence de manière critique l'organisation et l'héritage métropolitain de ces Jeux.

Le 9 février 2006, nous avons collaboré avec l'Association génoise d'archéologie classique (AgeAC) pour l'organisation d'une conférence du professeur Liana Parlama, qui nous a exposé

ses fouilles à Skyros, notamment à « *Palamari, une ville de l'âge du bronze* ».

Le 16 mars 2006, la parole était à la tragédie avec l'exposé de François Rochaix, metteur en scène et directeur du théâtre de Carouge, qui a mis en relation de manière particulièrement vivante antiquité et modernité et montré la prégnance des tragédies grecques, sous le titre « *Les Anciens Grecs, nos contemporains* ».

Le 26 mars 2006, à l'occasion de la commémoration de l'insurrection de 1821, le dépôt d'une couronne devant le buste de Jean-Gabriel Eynard, par le consul général de Grèce, Madame E. Loupas, en présence du Maire de Genève, a été suivi du traditionnel discours de votre présidente et d'une grande fête qui a réuni l'ensemble des groupements grecs de Genève, ainsi que l'école grecque de Genève.

Le 11 mai 2006, (soit au 1776^e anniversaire de l'inauguration officielle de Constantinople, le 11 mai 330!), notre assemblée générale a été l'occasion d'entendre un récital de musique grecque, des chants de Manos Hadjidakis et de Mikis Theodorakis, interprétés par Mesdames Micheline Sakkas-Plasson et Véronique Ekström

Le 30 mai 2006, à l'occasion de la visite en Suisse de l'Archevêque d'Athènes et de toute la Grèce, sa Béatitude Mgr Christodoulos a prononcé dans la salle Olivier Reverdin de l'Université une conférence intitulée « *Le rôle de l'Eglise dans la société grecque contemporaine: l'exemple de la bioéthique* ».

Voyage en Iran

Suivant une proposition de M. Stylianoudis, le comité a décidé en octobre 2005 d'organiser un voyage en Iran. Une commission, comprenant, outre la présidente, Mme Rita Baud-Bovy et MM. C. Stylianoudis, A.-L. Rey, D. Mylonas et Ch. Stucki, a préparé d'une part le programme du voyage et les documents nécessaires, et d'autre part une série de conférences préparatoires. Vu le succès de notre proposition, deux groupes ont été créés et se sont suivis à une

semaine d'intervalle, forts de 37 personnes pour le voyage du 14 avril au 28 avril, et 25 personnes pour celui du 21 avril au 5 mai. M. A.-L. Rey a bien voulu accepter de guider le premier groupe et Mme Rita Baud-Bovy le second.

Le cycle de conférences a connu un grand succès non seulement auprès des voyageurs, mais aussi auprès de ceux qui ont fait le voyage virtuellement, au fil des exposés qui nous ont fait découvrir la Perse ancienne et l'Iran moderne sous différents angles: André-Louis Rey nous a parlé d'Alexandre en Perse et de ses légendes, Bertrand Bouvier de l'éducation de Cyrus racontée par l'Athénien Xénophon, Farrokh Derakhshani de l'architecture iranienne à travers l'histoire, Mohammad Djalili de la géopolitique de l'Iran et Michel Grenon de la nature, des paysages et de l'histoire perses.

Les Archives

Un Fonds Eynard peut désormais être consulté aux Archives de la Ville de Genève. Grâce aux efforts d'Isabelle Dumaret et de Matteo Campagnolo, grâce aussi à la collaboration des archivistes, du professeur d'archivistique et d'étudiantes, le classement de nos archives a été mené à terme. Un grand merci à Isabelle Dumaret et Matteo Campagnolo ainsi qu'aux membres de la commission Archives, qui ont œuvré dans une phase initiale.

Bourse Eynard

La bourse Eynard 2006 dont le but est de favoriser à Genève les études de la langue, de la civilisation et de l'environnement de la Grèce moderne a été décernée à MM. Dimitri Skopelitis et Dimitri Zufferey.

deux étudiants en Histoire générale à l'Université de Genève qui effectuent un mémoire sur la Grèce moderne, sous la direction du Professeur Michel Porret, et dont les recherches portent sur les mécanismes idéologiques, militaires et politiques contribuant à la naissance de l'Etat grec moderne. Ayant déjà consulté les Archives générales d'Etat, ils ont besoin de compléter leur données aux archives du Ministère des affaires étrangères. La commission de la bourse leur a attribué la somme de Fr. 3200.-.

Comité

Parvenue au terme des 8 ans qui sont le maximum statutaire de présence au comité, notre

ancienne présidente Madeleine Rousset, qui a marqué les activités de notre association par son efficacité chaleureuse et en particulier par son engagement dans l'organisation des excursions et voyages, quitte le comité avec les vifs remerciements de tous.

Deux nouveaux membres sont venus renforcer le comité: Madame Marianne Weber, qui a travaillé longtemps en Histoire de la médecine, puis est devenue l'âme des Publications de la section des sciences de l'éducation, à la FPSE de notre université. Son intérêt pour la Grèce et son amour des voyages l'ont attirée vers notre association. Le professeur Paul Schubert est un spécialiste de l'étude des textes grecs conservés sur papyrus, mais ses recherches portent également sur la poésie grecque archaïque et le lien entre linguistique et théorie moderne du récit. Après des études à Genève, à Oxford et à Heidelberg, il a enseigné à l'Université de Neuchâtel avant rejoindre notre Alma Mater comme professeur ordinaire, titulaire de la chaire de grec; après ses prédécesseurs Victor Martin, Olivier Reverdin et André Hurst, sa présence dans notre comité est naturelle et bienvenue.

La fonction de trésorier a été reprise depuis l'automne 2005 par M. Denis Mylonas, qui y succède à M. Xavier-Marie Martin.

Membres

Par le jeu des départs (21, dont hélas 6 décès) et des arrivées (16), notre effectif, en légère baisse, s'établit à 435 membres : à nous tous de faire à l'Association la publicité qu'elle mérite, et de donner à cette statistique une allure plus réjouissante!

Horaire des conférences

Dans le souci de satisfaire le plus grand nombre, nous avons décidé d'avancer, en principe et à l'essai, le début des conférences à 18h30 dès l'automne prochain. Une consultation a montré que commencer plus tôt était souhaité par la grande majorité de ceux qui ont répondu (36 réponses dont certaines venant de couples: 21 pour 18h30; 6 pour 20h; 6 indifférents; 1 préfère 19h15).

**ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE
JEAN-GABRIEL EYNARD**

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la première guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'Association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Édouard Chapuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés. Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.

Le comité de l'Association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans.

Pour adhérer à l'Association, il convient de s'adresser au Comité, case postale 5032, 1211 Genève 11, compte de chèque postal: 12-8216-7.

Cotisation annuelle:

membre individuel:	fr. 40.-
étudiant:	fr. 20.-
couple:	fr. 60.-
membre à vie individuel (versement unique):	fr. 450.-

Comité:

Présidente: Mme Cléopâtre MONTANDON
Vice-président: M. Christoph STUCKI
Trésorier: M. Denis MYLONAS
Mme Isabelle DUMARET
M. Xavier-Marie MARTIN
Mme Eléonore MAYSTRE
M. Marco MICELI
M. Paul SCHUBERT
M. Claude STYLIANOUDIS
Mme Marianne WEBER
Mme Manuela WULLSCHLEGER

Membres d'honneur:

M. Bertrand BOUVIER
M. Laurent DOMINICÉ
M. Jean THOMOGLIOU

www.ass-grecosuisse-eynard.ch
presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch

Editeur, annonces

Rédaction

Imprimeur

**ASSOCIATION DES AMITIÉS
GRÉCO-SUISSES**

L'Association des Amitiés gréco-suisse a été fondée en 1919 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.

Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin: «Desmos», en français: le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisse en s'adressant au Comité, case postale 31, 1001 Lausanne, compte de chèque postal: 10-4528-0.

Cotisation annuelle:

membre individuel:	fr. 30.-
étudiant:	fr. 15.-
couple:	fr. 45.-
membre à vie individuel (versement unique):	fr. 400.-
membre à vie couple:	fr. 500.-

Comité:

Présidente: Mme Jeanne MICHAUD
Vice-présidente suisse:
Mme Raymonde GIOVANNA
Vice-présidente grecque:
Mme Vassiliki FACHARD
Trésorier: Mme Liliane KARAPATIS
Secrétaire: M. Jean-Daniel MURITH
Membres:
Mme Alexandra GRAMUNT
M. Mélétis MICHALAKIS
M. Pierre VOELKE

Membres de droit:

Mme Christiane BRON, rédactrice du bulletin
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne.

www.amities-grecosuissees.org

*Association des Amitiés gréco-suisse, Case postale 31
1001 Lausanne, CCP 10-4528-0*

*Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard
Case postale 5032, 1211 Genève, CCP 12-8216-7*

*Christiane Bron, Lausanne
André-Louis Rey, Genève
Collaboration: Yves Gerhard, Panayota Badinou Zisynadis, Lausanne*

Imprimerie Fleury IPH & Cie, Yverdon

Un lien de solidarité!



La Loterie Romande oeuvre pour le bien commun. Elle redistribue l'intégralité de ses bénéfices en faveur de projets et d'institutions d'utilité publique sur tout le territoire romand. Un soutien essentiel dont bénéficie notamment le monde de la culture.